

mylène gilbert-dumas

sur les traces du mystique



Sur les traces du mystique

Une première aventure d'Arianne Blackburn

Notre site laissera sa trace dans votre esprit.
Visitez-le : [www. soulieresediteur.com](http://www.soulieresediteur.com)



**De la même auteure
chez le même éditeur**

Rhapsodie bohémienne, roman 2005

**Chez d'autres éditeurs
(pour les adultes)**

Les dames de Beauchêne, t. I, VLB éditeur, coll.
Roman, 2002

Les dames de Beauchêne, t. II, VLB éditeur, coll.
Roman, 2004

Les dames de Beauchêne, t. III, , VLB éditeur,
coll. Roman, 2005

1704, VLB éditeur, coll. Roman, 2006

Lili Klondike, t. I, VLB éditeur, coll. Roman,
2008

Lili Klondike, t. II, VLB éditeur, coll. Roman,
2009

Lili Klondike, t. III, VLB éditeur, coll. Roman,
2009

Note :

Sur *Les traces du Mystique* a été publié pour la première fois sous le titre : *Mystique* aux éditions de la courte échelle en 2003. Cette réédition est légèrement différente de la première édition.

Mylène Gilbert-Dumas

Sur les traces du mystique

Une première aventure d'Arianne Blackburn



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIE) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 2010
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Gilbert-Dumas, Mylène

Sur les traces du mystique

Collection Graffiti ; 62)

Publ. antérieurement sous le titre : Mystique. Montréal :

La courte échelle, c2003.

Publ. à l'origine dans la coll.: Mon roman. Fantastique.

Pour les jeunes à partir de 11 ans.

ISBN 978-2-89607-123-4

I. Titre. II. Titre : Mystique. III. Collection :

Collection Graffiti ; 62.

PS8563.I474M97 2010 jC843'.6 C2010-940971-X

PS9563.I474M97 2010

Illustration de la couverture :

Véronique Drouin

Conception graphique de la couverture :

Annie Pencrec'h

Copyright ©Soulières éditeur et Mylène Gilbert-Dumas

ISBN 978-2-89607-123-4 (version papier)

ISBN 978-2-89607-171-5 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-189-0 (version PDF)

Tous droits réservés

Prologue

JE N'AI JAMAIS CRU AUX MORTS VIVANTS. EN FAIT, JE NE SUIS PAS CERTAINE D'Y CROIRE DAVANTAGE MAINTENANT. Cependant, les événements qui ont eu lieu à l'automne m'ont forcée à remettre en question ce que je croyais réel et ce que je connaissais de l'Histoire avec un grand H. J'ai compris depuis que la réalité n'est pas comme dans les livres. L'Univers ne ressemble pas à ce que j'ai appris à l'école. Le Monde est beaucoup plus compliqué, beaucoup plus mystérieux. Et quand il arrive que le surnaturel prenne la place du réel, nos certitudes s'évanouissent et nous sommes tous démunis devant l'ampleur de l'inconnu.

J'ai toujours voulu devenir journaliste. J'aspirais à écrire de grands reportages, à réaliser des entrevues qui démystifieraient l'Univers dans lequel nous vivons. Aujourd'hui, pourtant, je n'écris ces notes que pour moi-même, pour ne jamais oublier de regarder le monde avec méfiance.

Chapitre 1

TOUT A COMMENCÉ EN SEPTEMBRE DERNIER, À QUÉBEC. Je venais d'entamer ma deuxième année à l'Université Laval. J'achevais la troisième semaine d'école et la liste de longs travaux pour la session avait fini par me décourager.

Ce mardi-là, mon cours s'était terminé tard. Avec quelques amis, nous étions allés au Grand Salon, le bar de l'université. La fatigue et l'alcool ont rapidement eu raison de moi et, à minuit, je me suis sentie lasse et épuisée. J'ai donc salué mes amis, promis à ma copine Sarah de l'appeler le lendemain et j'ai quitté le Grand Salon d'un pas lent.

C'était une nuit douce, un ciel sans nuages, une lune ronde et des étoiles discrètes plein la voûte céleste. Une légère brise soufflait sur la région et j'entendais le froissement qu'elle provoquait dans les feuilles des arbres, tout près. L'air sentait la mer, comme ça arrive parfois pendant les belles journées d'automne. Je me sentais en paix au milieu d'une nature aussi paisible. Parce qu'à cette heure tardive il

y avait peu d'autobus, j'ai pris un raccourci à travers le boisé. Je ne voulais pas manquer le prochain.

J'entendais en moi-même ma mère me sermonner : « Ne t'aventure pas dans les sentiers sombres seule la nuit. Il y a peut-être des maniaques qui n'attendent que ton imprudence pour t'agresser. » J'étais certaine qu'elle m'aurait sorti quelque chose du genre, ma mère, si elle m'avait vue faire. Mais je ne craignais rien. Je connaissais les alentours de l'université par cœur ; j'y étudiais depuis un an. Et puis je savais me défendre. J'imaginai le crétin qui aurait voulu me sauter dessus. Je lui en réservais toute une !

Le boisé débouchait sur une clairière bordée par les différents pavillons de l'université et parsemée d'arbustes et de bancs. Le jour, l'endroit était fréquenté par de nombreux étudiants. La nuit, cependant, c'était un terrain désert et peu éclairé au bout duquel se trouvait l'arrêt d'autobus. J'étais rendue à mi-chemin quand une brume soudaine s'est levée. Pour me guider, j'ai fixé mon attention sur la lumière d'un lampadaire et j'ai accéléré. L'endroit venait de prendre un air trop lugubre à mon goût.

Je me rapprochais d'un énorme buisson lorsque j'ai remarqué un bruit inhabituel. Comme si quelqu'un frappait des pierres l'une contre l'autre. Puis, le bruit est devenu plus

clair. Métal contre métal. J'ai continué d'avancer, intriguée. La brume avait maintenant englouti l'ensemble des pavillons et l'air avait une odeur de soufre qui me piquait les yeux. Je voyais à peine à quelques mètres.

En dépassant le buisson, j'ai été frappée de stupeur. Dans la lumière de la lune, un spectacle inattendu s'offrait à moi. Un homme qui me paraissait gigantesque brandissait une épée à bout de bras. Son visage était invisible, dissimulé par un capuchon qui retombait bas sur son front, et le reste de son corps disparaissait sous une ample cape noire. Devant lui se tenait un homme plus petit, tout aussi agile et souple. Il brandissait sa propre épée de manière à parer les coups de son adversaire. Ses mouvements étaient d'une grande fluidité et s'enchaînaient, telle une chorégraphie. Les manches de sa chemise étaient parsemées de taches plus sombres qui m'ont glacée. Du sang ! Ce n'était pas un jeu que j'avais sous les yeux, c'était un véritable duel. Paniquée, j'ai voulu fuir, mais aucun de mes membres ne réagissait. On aurait dit que mon corps avait reçu l'ordre de ne pas bouger, de ne pas intervenir. C'est malgré moi que je suis restée sur place, incapable du moindre cri, spectatrice impuissante.

L'affrontement se poursuivait. Le géant ne semblait pas avoir été touché. Il se dépla-

çait avec aisance et son visage demeurait dans l'ombre de son capuchon. L'autre commençait à ralentir ses gestes. Je pouvais entendre sa respiration haletante.

Après quelques feintes efficaces, l'homme à la cape a donné un coup si puissant qu'il a déstabilisé son adversaire. Ce dernier a perdu pied et s'est affaissé sur la pelouse. Le géant en a profité pour lui arracher son arme d'un habile coup d'épée. Ainsi désarmé, l'autre s'est relevé et, sans protester, il s'est agenouillé, la tête inclinée en signe de soumission. Le géant l'a contourné d'un pas lent. Sa cape flottant dans la brise, il exécutait une danse macabre. L'homme s'est arrêté, a levé son arme haut dans les airs et l'a fait pivoter dans sa main, inversant la direction de la lame. J'ai vu le métal étinceler dans l'obscurité, avant de s'enfoncer en profondeur dans la clavicule du vaincu qui a vacillé et s'est écrasé, inerte, sur le sol.

Bouleversée par ce que je venais de voir, il m'a fallu un moment pour reconnaître le hurlement qui a fendu la nuit. C'était ma voix ! J'étais désormais libérée de la force qui, plus tôt, me paralysait. Mais il était trop tard. Par ce cri, je venais de signaler ma présence. J'ai voulu reculer pour me dissimuler dans les feuilles du buisson. Tentative inutile ; le meurtrier fonçait déjà sur moi. Son intention était sans équivoque. Il avait levé son épée et chacun

de ses pas trahissait sa détermination à en finir avec ce témoin gênant.

Il s'est immobilisé à moins d'un mètre de moi. Je ne pouvais toujours pas distinguer ses traits, mais je sentais sa colère. Son arme oscillait au-dessus de sa tête, prête à donner la mort. Je le fixais, les yeux hagards, les coudes repliés et les mains relevées comme s'il était possible de me protéger d'une telle agression. Il m'a semblé que le temps avait suspendu son cours, que l'Univers avait cessé de respirer.

Les phares d'une auto-patrouille de l'université sont venus briser cet instant de frayeur. L'homme a tourné la tête dans la direction de l'automobile qui poursuivait sa route. Pendant une fraction de seconde, il a hésité. Puis la brume s'est intensifiée, jusqu'à devenir si épaisse qu'on ne distinguait plus ni rue, ni pavillon, ni auto-patrouille. Je me suis alors aperçue que le géant avait lui aussi disparu. J'avais dû cligner des yeux, avoir un moment d'inattention ou quelque chose du genre, car j'étais désormais seule dans le parc. Mes jambes ont cédé et je me suis évanouie.

Lorsque je me suis réveillée, j'avais mal à la tête. Des images du bar me revenaient en mémoire. La lueur du jour tentait de s'infiltrer à travers mes paupières. J'ai grimacé et j'ai eu un goût amer dans la bouche. Les relents de l'alcool sont remontés dans ma gorge. J'ai

tourné la tête et j'ai vomi, sans même ouvrir les yeux. C'est à ce moment précis que je me suis souvenue de la scène d'horreur. Un vrai cauchemar. Un meurtre dont j'étais le témoin impuissant et indésirable... Je me suis sentie étourdie et une nouvelle nausée s'est emparée de moi. Puis le froid du matin m'a piqué les joues et j'ai réalisé que je n'étais pas dans mon lit. Mes cheveux me collaient au visage, ma jupe était trempée et enroulée autour de mes jambes. Je me suis appuyée sur les coudes et j'ai ouvert les yeux. Le soleil pointait à l'horizon et ses rayons, trop brillants, m'ont d'abord éblouie. Puis j'ai vu, autour de moi, les pavillons de l'Université Laval. J'étais dans le parc, à quelques pas d'un corps inerte.

Les images de la veille me sont revenues à l'esprit avec une netteté saisissante. Je me suis levée et me suis approchée du corps. Il reposait sur le ventre, face contre terre. Sur l'herbe, autour de lui, il n'y avait aucune trace de sang ni de bataille. Je l'ai retourné et la stupéfaction a figé mon geste. Devant moi gisait un adolescent de quinze ou seize ans, et son corps ne portait aucune trace de blessure. Il n'avait d'irrégulier que cette écume à la bouche, une épaisse mousse blanchâtre qui s'écoulait de ses lèvres entrouvertes.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, à le regarder sans bouger. Mon esprit ne

parvenait pas à comprendre ce qui s'était produit. Ce sont les policiers qui m'ont secouée lorsqu'ils sont arrivés.

— Madame ?

Je me suis tournée vers les agents. Ils étaient deux, de la police municipale de Québec. Je ne sais pas qui les avait appelés, mais j'étais contente de les voir.

— Nom, adresse, numéro de téléphone, demanda l'un.

— Avez-vous vu ce qui s'est passé ? demanda l'autre.

J'ai répondu à leurs questions, les yeux rivés sur le corps et les mains croisées sur la poitrine. J'étais frigorifiée. J'avais toujours ce goût amer dans la bouche. Il ne ventait plus et l'air sentait fort mes vomissures et l'alcool. J'ai raconté aux agents ce que j'avais vu et chaque mot me donnait l'impression de revivre les événements de la veille. Un des agents ne m'écoutait plus. L'autre notait mes réponses mais, dans son regard, il y avait de l'amusement. En jetant un coup d'œil au bas de ses notes, j'ai pu lire à l'envers :

Témoin : Ariane Blackburn, 21 ans (345-4567)
NON FIABLE : abus d'alcool.

Au bout d'une trentaine de minutes, ils m'ont laissée partir et j'ai attrapé le premier

bus pour le faubourg Saint-Jean-Baptiste. J'étais encore secouée, mais également en furie ; les policiers ne m'avaient pas prise au sérieux. Je suis arrivée épuisée et frustrée à mon minuscule appartement. J'ai pris une douche très chaude, j'ai ouvert mon divan-lit et je me suis enfouie sous les couvertures. Au diable mon cours de l'après-midi !

Ce soir-là, aux nouvelles de dix-huit heures, on parlait de cette affaire en des termes très différents des miens. Les enquêteurs n'avaient pas retenu ma version des faits comme étant une explication possible. On mentionnait le décès d'un jeune homme de seize ans retrouvé sur le campus de l'Université Laval. On supposait une possible surdose de drogue, car le corps présentait des similitudes avec des cas récents. On n'hésitait pas à relier cet événement à une nouvelle drogue présente sur le marché, le mystique, même si on avouait qu'une autopsie serait nécessaire pour le confirmer. Le journaliste concluait que les policiers n'avaient, pour le moment, aucune piste sérieuse et que l'enquête suivait son cours.

Je n'en revenais pas. Ce dont j'avais été témoin n'avait rien à voir avec une quelconque drogue, j'en aurais mis ma main au feu. Je ne savais pas encore comment je m'y prendrais, mais j'allais élucider cette affaire. Si j'avais pu imaginer les événements qui allaient sui-

vre, j'aurais peut-être agi différemment. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, je dois vivre avec les conséquences de cette décision qui ont remis en question l'image que j'avais de la réalité.

Chapitre 2

— **E**S-TU CERTAINE QUE C'EST UNE BONNE
IDÉE ? ÇA POURRAIT ÊTRE DANGEREUX DE
TE MÊLER DE CETTE HISTOIRE-LÀ.

En prononçant cet avertissement, mon amie Sarah avait posé son café sur le napperon de papier blanc. Depuis nos débuts à l'université, elle et moi avions pris l'habitude de faire le point sur nos vies tous les dimanches matins devant un café allongé et des œufs bénédicte. Ce matin-là, nous déjeunions sur la rue Saint-Jean et je venais de lui raconter mon aventure de l'avant-veille. Le plafonnier jetait sur les clients une lumière crue qui tranchait avec la grisaille du jour. Assises près de la fenêtre, nous avions collé deux tables pour y étaler à notre aise les journaux de fin de semaine. Si, moi, je les feuilletais sans arrêt, Sarah, elle, ne leur prêtait pas attention. Elle préférait, comme toujours, observer le serveur en repoussant ses longs cheveux dans son dos comme si elle s'apprêtait à les attacher. Ce qu'elle ne fit pas, évidemment. C'était dimanche et on était au café Le Hobbit, et pas une fois depuis qu'on avait

pris l'habitude de déjeuner dans ce restaurant, elle n'avait modifié sa coiffure. Il y avait une raison à ça et cette raison s'appelait Daniel. Le beau Daniel qui s'activait entre les tables, la caisse et la machine à café. C'est pour lui qu'elle portait son chandail le plus sexy et c'était à cause de lui qu'on mangeait aussi souvent au café Le Hobbit. Pour ma part, j'avais trop de soucis pour apprécier cet attrait des lieux.

Je savais que Sarah ne doutait pas de mon récit. Elle me connaissait beaucoup trop pour imaginer que je puisse inventer une histoire pareille. Elle me croyait, mais elle était du genre à ne pas prendre de risques. Elle aimait répéter qu'elle était prudente. Je comprenais ses appréhensions, sauf que je ne pouvais pas faire semblant d'ignorer que j'avais été le témoin indésirable d'un crime horrible.

— Les policiers pensent que j'ai eu des hallucinations. Mais je l'ai bien vu mourir, ce jeune-là !

Je me répétais et je le savais. J'avais l'air confiante, mais, intérieurement, je tremblais telle une feuille sous le vent. À bout d'arguments, j'ai jeté un œil par la fenêtre. Il pleuvait à verse et les gouttes d'eau ruisselaient sur la vitrine. De l'autre côté de la rue, le parc du cimetière Saint-Matthews était désert et les rares passants qui osaient braver l'orage avaient l'air désabusé. On aurait dit que le faubourg

était en deuil. Un sentiment qui s'agençait à merveille à la chanson française triste que diffusaient les haut-parleurs du restaurant. Pour éviter de céder au doute que je sentais grandir en moi, je me suis secouée et je me suis tournée vers mon amie. Elle me fixait en silence depuis un moment. Elle attendait.

— Tu vois, Sarah, je n'ai pas le choix, ai-je poursuivi. Il faut que je sache ce qui s'est réellement passé. Je n'ai pas rêvé. J'avais bu deux ou trois bières. Il n'y a pas de quoi voir des fantômes !

Sarah a haussé les épaules sans rien dire, puis elle est retournée à son serveur, et moi à ma lecture. Pendant quelques minutes, nous n'avons pas échangé une parole. Je n'avais qu'une image en tête : celle du duel. Dans le journal, j'ai trouvé une seule information nouvelle : Frédéric Maltais, la victime, fréquentait l'école Saint-François de Québec et il était en cinquième secondaire. C'était bien maigre comme indice, mais c'était tout de même un point de départ.

J'ai laissé mon regard errer sur les voitures qui passaient. Je réfléchissais. Et puis, soudain, comme mue par une curiosité morbide, j'ai pris ma décision. J'allais mener une vraie enquête, malgré les réticences de Sarah... et les miennes. Quand je lui en ai fait part, Sarah a simplement demandé :

— Et tu comptes t'y prendre comment ?
Tu vas infiltrer la police ?

— Bien sûr que non !

Ironie du sort, c'est une idée semblable qui a finalement germé dans mon esprit. Mais chaque chose en son temps. Il me fallait d'abord préparer le terrain. Coïncidence ou signe du destin, je n'avais pas de cours le lundi matin.



À dix heures, le lendemain, j'étais assise dans le bureau du rédacteur en chef du plus important journal de Québec. Je le connaissais depuis mon enfance ; c'était le voisin de mes parents, M. Francœur. Il y avait longtemps que je profitais de ce lien avec lui pour me frayer un passage dans le milieu journalistique. Cette fois, je voulais lui faire une proposition.

— Si j'écris un article pour élucider le mystère des ados morts d'*overdose* de mystique, allez-vous le publier ?

M. Francœur a hésité.

— Qu'aurais-tu à dire de plus que ce que nous savons déjà ?

J'avais prévu qu'il me poserait cette question. Je m'étais donc préparée.

— Pour le moment, peu de choses. J'ai cependant des indices et des pistes sérieuses.

— En as-tu parlé aux policiers ?

— Oui, mais...

Je me suis tue. Je ne pouvais pas lui avouer que la police ne me prenait pas au sérieux. J'ai choisi d'être évasive.

— Je voudrais suivre une piste qu'ils ont rejetée. Qu'avez-vous à perdre ? Si je ne découvre rien, vous n'aurez pas à me publier. Par contre, si j'élucide cette histoire de meurtre, vous aurez une longueur d'avance sur votre compétiteur.

À ces propos, M. Francœur a souri. J'avais gagné.



En quittant le bureau du rédacteur en chef, je me suis rendue à la bibliothèque de l'université pour y consulter les journaux des semaines précédentes. Il y avait eu plusieurs articles au sujet de ces décès mystérieux. En quelques minutes, j'ai trouvé les quatre autres cas. J'ai noté les principales informations dans un carnet.

Nom	Date de décès	Localisation du corps
Steve Bernier	15 juillet	battures de Beauport
Claude Castonguay	1 ^{er} août	anse au Foulon
Patrice Rioux	17 août	bord de la riv. Saint-Charles
Stéphane Duguay	1 ^{er} septembre	boisé aéroport de Québec
Frédéric Maltais	15 septembre	Université Laval

Dans chaque cas, la disparition des jeunes avait été signalée à la police à peine quelques heures après le décès. Ils avaient entre quinze et dix-sept ans. Les corps avaient été retrouvés dans des endroits isolés, face contre terre. Tous avaient une écume blanche dans la bouche, seul symptôme évident du mystique.

Je croyais avoir complété ma recherche quand un article a attiré mon attention. On y décrivait la principale piste des policiers, le mystique. Le journaliste résumait le communiqué de presse émis par l'Institut médico-légal de Québec. Il avait fallu trois semaines de recherches aux médecins légistes pour faire le lien entre un composé chimique rare, présent dans le sang des victimes, et une plante d'origine européenne dont on parlait dans certains articles de littérature pseudoscientifique. Il s'agissait d'une espèce de gui aux vertus hallucinogènes, le *Viscum album lorenthaceum*. Dans l'Antiquité, les druides l'utilisaient pour des rituels religieux. Au Moyen Âge, on le mentionnait dans les livres d'alchimie et de magie noire, alors qu'à la fin du XIX^e siècle, il avait été utilisé lors de cérémonies mystiques associées aux sciences occultes. Jusqu'à maintenant, aucun décès n'avait été directement relié au *Viscum album lorenthaceum*. Les spécialistes s'abstenaient toutefois de conclure à sa non-toxicité tant qu'ils n'auraient pas les résultats des dernières analyses.

À part la trace de cette plante dans le sang, les corps ne révélaient pas d'autres indices pour expliquer la mort. L'écume à la bouche n'était que le résultat de la fermentation après une sécrétion salivaire excessive. Les spécialistes supposaient que ce phénomène était causé par la consommation de la drogue, bien que personne ne comprenait la manière dont elle avait été ingérée. La peau ne présentait aucune marque d'aiguille. L'estomac ne contenait rien de suspect. Dans les yeux et les narines, il n'y avait aucune trace de produit chimique. Sur les lieux, on n'avait trouvé ni seringue, ni papier à rouler, ni fiole, ni buvard, aucun de ces objets qui, habituellement, servaient à manipuler ce que les policiers appelaient des stupéfiants.

Seule certitude : il y avait sur le marché une drogue possiblement mortelle, et les jeunes semblaient en être les principaux consommateurs. Pour les policiers chargés de l'enquête, il était hors de question d'utiliser le nom latin de la plante pour les communications avec le public. Ils avaient donc opté pour un surnom qui mettait en évidence les origines sombres et païennes de la drogue : le mystique. Une mise en garde avait été lancée dans les médias et les policiers s'apprêtaient à faire la tournée des écoles pour parler aux adolescents des dangers que représentait cette drogue.

C'est cette initiative des policiers qui m'a donné l'idée d'infiltrer le milieu scolaire. À ce moment-là, j'étais persuadée qu'il n'y avait pas de meilleur endroit pour commencer mon enquête que l'école fréquentée par Frédéric Maltais. Peut-être ses amis savaient-ils quelque chose qu'ils cachaient à la police ? Je devais trouver un moyen de les rencontrer. En quittant l'université, je savais déjà comment j'allais m'y prendre. J'étais bilingue, aussi bien en profiter.



Mardi après-midi, je me suis présentée à l'école secondaire Saint-François de Québec. C'était une grande bâtisse de quatre étages en briques rouges. J'en ai franchi le seuil d'un pas décidé. J'avais relevé mes cheveux en chignon, mais cet effort pour me vieillir n'impressionna personne, surtout pas la secrétaire qui m'accueillit d'un air méfiant.

— J'ai rendez-vous avec le directeur, lui ai-je dit en soutenant son regard.

C'était faux, mais rien dans mon attitude ni dans ma voix ne laissait penser que je bluffais. J'ai su que j'avais réussi à semer le doute dans son esprit quand elle a pris le téléphone pour annoncer ma présence.

Carl Noël s'est levé pour m'accueillir dès qu'il m'a aperçue dans l'embrasement. La qua-

rantaine avancée, il avait le regard scrutateur de ceux qui ont l'habitude de surveiller les autres. Il m'a invitée à entrer, a fermé la porte, puis s'est assis derrière son bureau. Après avoir refusé le café qu'il m'offrait, je lui ai dévoilé mon plan.

— Je suis journaliste et je mène une enquête sur les décès reliés au mystique. Pour me rapprocher des jeunes, je voudrais infiltrer votre école.

M. Noël est demeuré coi, à m'étudier, pendant un long moment. Il a ensuite brisé le silence d'une voix tendue :

— Vous voulez faire partie du corps enseignant ? Jamais vous ne réussirez à maintenir l'ordre dans une classe de trente-deux élèves. Vous avez l'air trop jeune. Et il y a le syndicat. Même si je les convaincs de vous laisser prendre la place d'un enseignant pendant quelques semaines, il faudrait que vous enseigniez. Et vous ne seriez pas payée.

Parce qu'il était sur ses gardes, il parlait très vite, présentant ses arguments les uns après les autres sans me laisser le temps de les réfuter. Je me suis sentie obligée de l'interrompre :

— Premièrement, vous avez raison. À vingt et un ans, je ne pourrais pas passer pour un prof. Deuxièmement, je ne veux pas être payée. C'est le journal qui le fera. Troisièmement, je ne veux pas que les enseignants soient au cou-

rant. Il y a trop de risques. Une fuite d'informations pourrait mettre en péril mon enquête.

— Que voulez-vous, dans ce cas ? Être inscrite en cinquième secondaire ?

J'ai secoué la tête. Pas question de passer mes journées sur un banc d'école. J'avais autre chose à lui proposer.

— Une monitrice de langue ! s'est-il exclamé en comprenant ce que je suggérais. Vous auriez dû le dire avant. Parlez-vous anglais, au moins ?

— *Absolutely !*

— Parfait. Ce sera facile de vous arranger ça, c'est moi qui organise les horaires. Quand voulez-vous commencer ?

Quinze minutes après être entrée dans le bureau du directeur, j'avais la couverture que je désirais. Il fallait maintenant partir en reconnaissance. Nous avons donc visité l'école. Nous avançons dans des corridors vides où la voix des enseignants planait telle une rumeur sourde. Ce n'était pas une école très moderne. Le bâtiment principal datait de 1940. Il avait subi quelques rénovations, mais les matériaux anciens, l'éclairage déficient et les plafonds à près de quatre mètres de hauteur trahissaient son âge. À l'édifice central se rattachaient deux ailes, une à chaque extrémité. Celle du sud abritait le gymnase, celle du nord, la cafétéria.

La cloche de la pause de l'après-midi a retenti alors que nous venions de monter à

l'étage. Le silence qui régnait quelques minutes plus tôt a fait place à un bruit assourdissant de casiers qu'on ouvre, qu'on ferme, qu'on frappe, de livres qu'on lance sur une tablette ou qu'on jette dans le fond du casier. À cela s'ajoutaient les conversations à voix très fortes entre les élèves ou entre les membres du personnel. En jouant du coude au milieu des étudiants qui se préparaient pour le cours suivant, nous avons fini par arriver à l'aile nord. Juste au-dessus de la cafétéria, l'atmosphère était plus calme et nous nous sommes arrêtés devant un bureau. La porte était fermée et un écriteau identifiait les utilisateurs du local : le travailleur social, l'infirmière, le conseiller en orientation et le psychologue.

— Les professionnels de l'école ont élu domicile ici, a déclaré le directeur. Si vous devez leur parler, consultez l'horaire affiché sur la porte parce qu'ils ne sont pas ici tous les jours.

Nous avons parcouru les autres corridors. M. Noël me désignait chacune des salles de classe où on enseignait l'anglais. Nous avons ensuite atteint le gymnase.

— Je vais essayer de vous libérer le local au-dessus du bureau des profs d'éducation physique. C'est petit, mais vous y serez à l'aise avec quatre ou cinq élèves. En ce moment, il y a justement des tests de classement pour le cours d'anglais.

Nous avons terminé la visite par le bureau des enseignants. Quand j'ai quitté l'école, j'en avais une image assez complète. Je sentais aussi que, si le directeur avait accepté de m'aider, c'était qu'il avait très hâte d'en finir avec cette histoire de meurtre. « Une bien mauvaise publicité pour notre école », m'avait-il répété plus d'une fois. Je n'ai donc pas été surprise de recevoir mon horaire par courriel à peine deux jours plus tard. Je commençais dès le vendredi après-midi, à temps pour la classe de Mr. Smith.

Chapitre 3

AMIDI TRENTE-CINQ, LE VENDREDI, J'ÉTAIS DANS CE QUE J'APPELAIS AVEC AFFECTION MA SALLE DE CLASSE. Il s'agissait, en fait, d'une pièce minuscule située juste au-dessus du gymnase. Les fenêtres donnaient sur l'avant de l'édifice et, malgré un plafond plutôt bas, le soleil aurait pu pénétrer à l'intérieur s'il avait daigné nous montrer le bout de son nez. Ce n'était pas le cas. J'avais allumé le plafonnier et la lumière des néons oscillait de temps en temps. L'ameublement était simple : une grande table et sept chaises de plastique.

J'avais quatre élèves : trois filles et un garçon. Tous en cinquième secondaire. Mr. Smith m'avait remis cinq exemplaires du *Chronicle Telegraph*, le journal anglophone de la région. Nous devions survoler l'actualité, chacun s'exerçant à donner son opinion. Nous tournions donc les pages et les élèves y allaient de leurs commentaires. En imposant la lecture du journal, Mr. Smith avait, sans le savoir, forcé tout le monde à plonger dans mon enquête. En haut de la page cinq, il y avait une photo de

Frédéric Maltais ainsi qu'un article sur son décès. J'ai lu le texte à haute voix. Les policiers affirmaient que l'enquête progressait. Les analyses de laboratoire avaient prouvé que Frédéric était mort d'une surdose de mystique.

Je percevais bien le malaise des étudiants. Cependant, j'avais beau poser des questions, personne ne me répondait. Ils regardaient ailleurs, s'attardant à la pluie qui battait maintenant sur les vitres. À un certain moment, la tension est devenue insoutenable. C'est alors que Marc, le seul garçon du groupe, m'a demandé la permission d'aller aux toilettes. Je voyais bien qu'il voulait se défilier, mais je lui ai quand même permis de sortir. Je me promettais de revenir sur le sujet dès son retour.

Pendant son absence, j'ai redemandé aux filles si elles connaissaient Frédéric Maltais. Leurs réponses m'ont laissée bouche bée.

— On le connaissait, a dit la première.

— Il était dans notre classe de maths, a précisé la seconde.

— Mais il ne parlait pas beaucoup, a conclu la dernière, avant d'ajouter : il ressemblait un peu à Marc. Vous savez, du genre tranquille. D'ailleurs, Marc le connaissait bien parce qu'ils jouaient ensemble à Donjons et dragons tous les vendredis soirs. Je vous dis qu'il est à l'envers, Marc. Il ne parle plus à personne depuis

que Fred est mort. C'est pour ça qu'on ne voulait pas en discuter devant lui. Pauvre Marc !

C'était la piste que j'attendais. Comme j'attendais aussi le retour de Marc qui ne s'est jamais produit. Le garnement avait filé et moi, je me trouvais bien naïve de l'avoir laissé partir. La cloche a sonné quinze minutes plus tard et les filles sont parties. Je suis demeurée dans mon local à réfléchir.

Il y avait deux explications possibles au comportement de Marc. Soit il était vraiment atterré et son chagrin nécessitait une aide extérieure. Soit il en savait plus qu'il ne voulait le montrer au sujet du décès de Frédéric. J'étais sceptique. J'ai donc choisi d'aller vérifier la première hypothèse chez le travailleur social.

J'ai descendu l'escalier, toujours absorbée dans mes pensées. À ma gauche se trouvait la mezzanine qui dominait le gymnase. Un bruit familier a attiré mon attention. Je me suis approchée de la rambarde. En bas, le cours était commencé et les élèves étaient alignés de part et d'autre de l'enseignant. Ce dernier avait revêtu un costume blanc d'escrimeur et venait de faire un premier mouvement de son fleuret. L'arme avait heurté doucement celle de l'élève qui lui servait d'adversaire. Eh oui ! Dans cette école, on enseignait l'escrime.

Je me suis promis d'explorer cette piste plus à fond et j'ai poursuivi mon chemin dans les

corridors vides jusqu'à l'aile nord, au bureau des professionnels. La porte était fermée. J'ai frappé deux petits coups et, trente secondes plus tard, elle s'ouvrait sur un homme grand et bronzé, aux cheveux très longs et blonds, noués sur la nuque. Le type norvégien qu'on retrouve aux Jeux olympiques. Avant même qu'il parle, j'avais déjà conclu que cette enquête s'avérerait très intéressante.

— Je voudrais voir le travailleur social, s'il vous plaît, ai-je demandé en lui offrant mon plus beau sourire.

L'homme a paru intrigué, puis il a répondu :

— C'est moi, mais j'ai de la visite. Si tu veux m'attendre, il y a des chaises au bout du corridor. J'irai te chercher dès que j'aurai terminé. J'en ai pour cinq minutes.

Sa voix était empreinte d'un léger accent des pays scandinaves, comme celui de certains joueurs de hockey qu'on entendait parfois à la télé. Un accent qui me plaisait beaucoup. L'homme s'est avancé dans le couloir pour me montrer la direction de la salle d'attente. Ce faisant, il s'est écarté de la porte juste assez pour me permettre d'apercevoir, assis sur une chaise à côté du bureau, mon élève déserteur. C'était donc là que Marc avait trouvé refuge. Fière de cette découverte, j'ai incliné la tête en signe d'approbation et je suis allée m'asseoir.

Dans la salle d'attente, j'ai sorti mon carnet pour faire le point. D'abord, il y avait des cours d'escrime à l'école Saint-François. C'était une étrange coïncidence. Ensuite, Marc Tremblay était un ami de Frédéric Maltais. Ils jouaient à Donjons et dragons ensemble. Y avait-il un rapport entre ces trois informations ? J'en étais à cette interrogation quand mon grand Scandinave est apparu devant moi.

— Je suis tout à toi.

Voilà une idée que j'aimais bien, même si je doutais qu'il soit en train de m'offrir ce à quoi je pensais. Car il faut l'avouer, avec autant de chaleur dans la voix, cet homme me prenait pour une élève, c'était évident. Il faudrait éliminer cette confusion au plus tôt. Je l'ai suivi dans son bureau et j'ai pris la chaise où se trouvait Marc quelques minutes plus tôt. La pièce ne comportait aucune fenêtre. Elle baignait dans une lumière blanche diffusée par un néon aussi déficient que celui de mon local. Ce n'était pas un environnement de travail très agréable, il fallait en convenir. J'ai soupiré en regardant les murs garnis des affiches de l'infirmière et je suis revenue à l'objet de ma visite.

— Je m'appelle Ariane Blackburn, la nouvelle monitrice d'anglais. Je travaille avec Mr. Smith.

— Ah ! oui ! c'est vrai. Ariane... On m'a parlé de toi ce matin. Ravi de te rencontrer.

Il m'a tendu la main.

— Erik Eriksson. Comment puis-je t'aider ?

Je me suis retenue pour ne pas pouffer de rire. Littéralement, cet homme s'appelait Erik, le fils d'Erik. Je n'ai toutefois pas osé lui faire remarquer qu'il avait un drôle de nom. Quelqu'un devait le lui avoir déjà dit.

— Je veux vous parler de Marc Tremblay, ai-je plutôt plutôt lancé avec sérieux. Il m'avait demandé la permission d'aller aux toilettes. Comme il n'est pas revenu en classe, je m'inquiétais. Il avait l'air assez troublé quand il est parti.

— Oui. Il est plutôt bouleversé, mais il va s'en remettre.

— Est-ce que Marc et Frédéric Maltais étaient très proches ?

Un silence gênant a envahi le local. Décidément, ce type avait un autre trait des hommes du Nord : il était peu loquace. Erik m'a répondu finalement, mais au bout d'une éternité.

— C'étaient des amis, oui. Pourquoi ?

— Ce matin, nous avons lu un article sur les décès liés au mystique. C'est ça qui a dérangé Marc, je crois. Est-ce que vous connaissez Frédéric ?

Encore une fois ce silence embarrassant. Ce cher Erik ne me rendait pas la tâche facile. Il m'observait calmement et les fluctuations de

la lumière ne semblaient pas l'incommoder. Il devait y être habitué. Moi, ça m'étourdisait.

— Je l'ai reçu dans mon bureau quelques fois, a-t-il dit au bout d'un moment. C'était il y a un an. Ses parents venaient de divorcer. Mais je ne peux pas dire que je le connaissais vraiment. Pourquoi ?

— Pour rien.

Ça devenait délicat. C'était moi qui devais poser les questions, pas le contraire. Si je ne faisais pas attention, je risquais de brûler ma couverture dès la première journée. D'ailleurs, avec cette lueur dans les yeux, c'était évident qu'Erik savait que je lui cachais quelque chose. Son sourire énigmatique me mettait de plus en plus mal à l'aise et j'ai été soulagée quand quelqu'un a frappé à la porte. Erik s'est levé en me disant :

— Je suis désolé de te bousculer. J'ai une autre personne à rencontrer. Si tu veux, je pourrais te revoir après l'école.

— Ce ne sera pas nécessaire ; je m'en allais de toute façon.

J'ai pris mon sac et je me suis levée à mon tour.

— Je reviens lundi, a ajouté Erik en me rejoignant pour ouvrir la porte. On se reverra peut-être à ce moment-là ?

J'ai acquiescé en lui rendant son sourire et je suis sortie de son bureau presque à regret.

Malgré l'inconfort qui m'habitait en sa présence, il me plaisait, ce gars-là.

En quittant l'école, je suis allée dans un café Internet de la rue Saint-Jean. Il fallait exploiter la seule vraie piste que j'avais : Frédéric Maltais et Marc Tremblay jouaient tous les vendredis soirs à Donjons et dragons. Assise à un des ordinateurs, un bol de café au lait à côté du clavier, j'ai commencé ma recherche. Après une dizaine de clics, j'avais une quantité phénoménale d'informations sur le sujet. Certains sites faisaient de la publicité pour un Grandeur Nature, un jeu familièrement appelé GN. D'autres parlaient des jeux de feuilles. Je me suis concentrée sur ces derniers et, au bout d'une heure, je pouvais concevoir de quoi ça avait l'air.

Il s'agissait d'un jeu de rôle. On attribuait à chaque joueur un personnage et on lui remettait une feuille de caractéristiques. Les joueurs devaient agir et prendre des décisions conformément à la personnalité et à la race de leur personnage. Les succès et les échecs étaient déterminés en lançant les dés.

C'était peu, mais suffisant pour que je poursuive mon enquête. Je me suis alors demandé si les autres jeunes morts d'une surdose de mystique s'adonnaient également à Donjons et dragons. Lors de ma visite à la bibliothèque de l'université, j'avais noté les quartiers où rési-

daient les victimes. Je n'ai eu qu'à fouiller dans les chroniques nécrologiques des dernières semaines pour trouver le nom de leurs parents et, à partir de ça, leur numéro de téléphone.

En me dirigeant vers le téléphone public, à l'entrée du restaurant, je me suis mentalement forgé une nouvelle identité. Le carnet appuyé au mur, un crayon à la main, j'étais prête pour MON jeu de rôle.

— Bonjour, madame. Je m'appelle Martine Tessier. Je travaille pour la police municipale de Québec...

Trente minutes et deux appels plus tard, je raccrochais, victorieuse. Steve Bernier et Kim Nguyen jouaient régulièrement à Donjons et dragons.

J'ai quitté le restaurant à la noirceur. L'air était tiède et une pluie fine faisait reluire l'asphalte sous les phares des voitures. Malgré quelques frissons dus à l'humidité, je marchais d'un pas léger, un sourire radieux sur le visage. Je ne savais pas encore que je venais de mettre le pied dans l'engrenage.

Chapitre 4

LE LUNDI SUIVANT, JE SUIS ARRIVÉE À L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS UN PEU AVANT MON COURS. Je voulais rencontrer le professeur d'éducation physique et me renseigner à son sujet. Car, entre temps, j'avais poursuivi ma recherche sur Internet et découvert que le jeu Grandeur Nature se jouait avec une épée de plastique recouverte de styromousse. Même si ce n'était pas une arme très dangereuse, je voulais en savoir davantage. Qui pourrait mieux m'informer qu'un professeur d'escrime ?

Je me suis donc rendue au gymnase. Puisqu'il était désert, j'y suis entrée et me suis dirigée vers le bureau, au fond. J'avais à peine parcouru trois mètres qu'un cri a retenti.

— Arrête-toi immédiatement ! ordonnait un homme dont la voix a résonné en écho.

J'ai obéi d'emblée, presque paniquée, et j'ai regardé partout autour de moi à la recherche d'un danger. Je ne trouvais rien qui justifiait un tel avertissement, mais je n'osais plus bouger. J'attendais qu'il se passe quelque chose. Contre toute attente, il ne se passa rien du tout.

— Où êtes-vous ? ai-je demandé au bout d'un moment.

— Qu'est-ce que tu veux ? m'a répondu la voix.

— Je m'appelle Ariane Blackburn, je suis la nouvelle monitrice d'anglais. Je cherche le prof d'éducation physique.

— Je sais qui tu es.

Il y a eu un silence. Puis, au fond du gymnase, une porte s'est ouverte. Je pouvais voir l'intérieur de la pièce, encombré de ballons et de filets. La voix s'est de nouveau fait entendre :

— Ce ne sera pas long, j'arrive. Ne bouge surtout pas d'où tu es.

Moins d'une minute plus tard, l'homme est sorti de sa cachette en essuyant ses mains sur son pantalon de jogging. Il n'avait pas fait deux pas qu'il a trébuché en marchant sur son lacet. Après avoir repris son équilibre, il s'est avancé vers moi.

— À l'université... on vous permet de marcher avec vos souliers d'extérieur sur le plancher de bois franc des gymnases ?

Prise en défaut, je me suis sentie rougir.

— Bien sûr que non, ai-je bredouillé. Excusez-moi. J'avais la tête ailleurs.

— Qu'est-ce que tu veux ? m'a-t-il demandé, un sourire espiègle sur les lèvres.

Cet homme n'avait pas l'air bien méchant. Grand et mince, il avait les traits tirés de celui qui aurait passé la nuit sur la corde à linge. Ses cheveux, d'un brun quelconque, étaient si clairsemés qu'ils le faisaient paraître dix ans de plus que son âge véritable. Cependant, son attitude était empreinte d'une bonhomie qui m'a plu.

— C'est vous qui enseignez l'escrime ?

Il a paru un instant surpris de ma question. Puis il a souri comme s'il imaginait tout à coup une raison à ma présence.

— Oui, c'est moi. Je m'appelle Raymond Soucis. Si tu veux suivre des leçons, tu vas être déçue. Je ne prends plus d'élèves.

— Non, non. Je ne veux pas de cours, je veux juste vous parler des épées qui...

À voir l'expression de son visage, j'ai tout de suite compris que je venais de faire une gaffe.

— On dit un fleuret ! s'est-il exclamé, insulté. Pas une épée ! L'escrime, c'est un art ! Je ne forme pas des samouraïs !

Susceptible, le monsieur ! Je l'avais piqué au vif sans le vouloir. Son attitude avait complètement changé. J'ai conclu que ce n'était pas la première fois qu'il entendait quelqu'un confondre épée et fleuret et qu'il en avait ras le bol. Devant mon désarroi, Raymond s'est finalement calmé.

— Excuse-moi. Je n'ai pas l'habitude de m'emporter de la sorte, mais quand il s'agit

d'escrime, je deviens vite sur la défensive. Je pourrais te...

La cloche a sonné la fin du cours et, aussitôt, une foule bruyante est apparue dans les couloirs. À l'interphone, une secrétaire appelait une douzaine d'élèves et les haut-parleurs ont bourdonné dans le gymnase pendant un bon moment. Avec ce tintamarre, je n'ai pas entendu les derniers mots de Raymond. Il m'a saluée en me montrant l'horloge. Il ne restait que deux minutes avant le début du cours suivant.

J'ai juste eu le temps de me rendre à la classe de Mr. Smith pour cueillir mes élèves. J'ai repris le chemin de mon local avec trois étudiantes exubérantes et vêtues exactement de la même manière : un jean serré, un t-shirt plus serré encore et un sac à main. En montant l'escalier, j'ai regardé dans le gymnase, par-dessus la balustrade. En bas se déroulait un match de basket-ball. Raymond Soucis venait de siffler une faute. Lorsqu'il m'a aperçue, ses yeux sont devenus pétillants et il m'a souri, laissant retomber le sifflet sur sa poitrine. Il m'a fait un signe de la main avant de reporter son attention sur le jeu. Embarrassée, j'ai poursuivi mon chemin, les trois jeunes filles sur les talons. Je les entendais rire derrière mon dos. Nul doute qu'elles avaient capté le dernier geste de l'enseignant. Un regard tellement chargé de sous-entendus que j'en étais moi-même gênée.

Ce cours était plus facile que le précédent. Ces filles n'arrêtaient pas de parler. Elles commentaient le journal, substituant un mot français quand le mot anglais semblait introuvable ou oublié. En terminant la lecture de la dernière page, l'une d'elles m'a proposé de discuter de la danse de vendredi soir. Toutes les trois participaient à l'organisation et avaient encore plein de choses à régler. Je n'y voyais pas d'inconvénient puisque nous avons terminé la leçon. Je les ai observées pendant qu'elles décidaient de la musique, de la décoration et du reste.

Quand elles ont abordé la question de la surveillance, elles se sont tournées vers moi, le regard interrogateur. Je ne savais pas ce qu'elles voulaient, alors j'ai attendu une vraie question. C'est Julie, une petite blonde mignonne comme tout, qui l'a posée :

— Nous manquons de surveillants pour la danse. Est-ce que ça te tente de venir passer une heure ou deux avec nous vendredi soir ?

J'ai sauté sur l'occasion, consciente qu'il me fallait voir les élèves dans un autre contexte.

— Ça me ferait plaisir. À quelle heure dois-je être ici ?

Nous avons convenu des détails et la cloche a sonné. Les filles ont ramassé leurs affaires pour partir. Julie s'éloignait quand elle a ajouté, en pouffant de rire :

— Il y a autre chose qui va te faire plaisir : Raymond Soucis viendra lui aussi surveiller notre danse.

Il m'a fallu un moment pour saisir l'allusion. Je la trouvais bien coquine de se moquer de moi de cette manière. Néanmoins, j'ai fermé le local, un sourire aux lèvres. J'étais fière de mon coup. J'avais réussi la première partie de mon plan : apprivoiser les adolescents.



Le lendemain, un événement est venu confirmer l'urgence qu'il y avait à ce que je poursuive mon enquête. Je prenais un café au casse-croûte de mon pavillon quand mes yeux se sont rivés sur la une du journal.

UN AUTRE ADO SUCCOMBE AU MYSTIQUE.

Tôt ce matin-là, David Wilson avait été retrouvé mort dans la carrière de pierres de Beauport. Les maisons les plus proches étant à cinq cents mètres de la falaise, personne n'avait rien entendu. La conclusion de l'article stipulait que l'adolescent fréquentait une école privée du secteur de Beauport. La drogue semblait être encore une fois la cause du décès.

Je n'étais pas peu fière d'avoir accepté la surveillance de vendredi soir, mais j'étais encore

bien naïve. Je croyais qu'une danse était un bon moyen pour me rapprocher des élèves. Comme je me trompais !

Chapitre 5

A VINGT HEURES, LE VENDREDI, JE DESCEN-
DAIS DE L'AUTOBUS DEVANT L'ÉCOLE. Il fai-
sait froid et une musique forte prove-
nait du gymnase. Raymond Soucis devait
s'arracher ses rares cheveux à voir tant de
monde marcher sur son précieux plancher. C'est
le directeur qui est venu m'accueillir quand j'ai
mis les pieds à l'intérieur.

— Bonsoir Ariane. As-tu une minute ? Je
voudrais te parler dans mon bureau.

J'ai acquiescé et je l'ai suivi à l'autre bout
du corridor. Une fois la porte refermée, il est
allé droit au but.

— Et puis ? Comment progresse ton en-
quête ? Est-ce que les élèves que j'ai demandé
à John Smith de t'envoyer ont dit quelque chose
d'intéressant ?

Ces questions m'ont fait tout un choc.

— Quoi ? ai-je demandé comme si je n'y
croyais pas. C'est vous qui avez choisi mes élè-
ves ?

M. Noël a pris un air coupable.

— Oui et non. John Smith est mon beau-frère. Je lui ai demandé de te faciliter la tâche... discrètement.

— Oui, mais... Vous avez peut-être mis ma couverture en péril.

— Ne t'inquiète pas. Je connais John depuis plus de vingt ans. J'ai surtout pensé qu'il pourrait t'être utile. Il enseigne en quatrième et en cinquième secondaire.

Ces paroles m'ont rassurée. J'étais finalement ravie de constater le degré de coopération de M. Noël. Je lui ai présenté un bref résumé de ma semaine et il m'a écoutée pour conclure, au bout d'un moment, que j'avais peu avancé dans mes recherches. Je n'étais pas d'accord, mais pour ne pas le contredire, j'ai haussé les épaules et j'ai quitté son bureau pour me rendre au vestiaire. Julie et ses copines se trouvaient derrière le comptoir. Elles paraissaient fébriles.

— Ariane ! Merci d'être venue. Pour une fois, les parents ne pourront pas se plaindre qu'il n'y avait pas assez de surveillants. On en a plus que d'habitude !

— Je suis contente d'être là si...

— Tiens, tiens. On se revoit plus tôt que prévu.

J'ai reconnu la voix qui s'élevait derrière moi. Cet accent ne pouvait appartenir qu'à une seule personne. Je me suis retournée en affi-

chant mon plus beau sourire. Erik Eriksson était là, resplendissant. Avec un air enjôleur, il a poursuivi :

— Tu ne devais pas avoir grand-chose à faire pour accepter de surveiller une danse dans une école secondaire. Surtout un vendredi soir.

— C'est que...

Il fallait improviser. Je ne pouvais pas lui avouer que j'avais dû annuler une sortie avec Sarah parce que je ne voulais pas manquer une occasion de poursuivre mon enquête. Je ne pouvais pas lui dire non plus que, si j'avais su qu'il surveillerait la danse lui aussi, je serais arrivée plus tôt.

— Ma vie est bien remplie mais, ce soir, je n'avais rien au programme.

Je lui mentais effrontément et j'étais convaincue qu'il le savait. Dans ses yeux, je percevais une lueur de malice taquine. Il n'a pourtant pas insisté.

— Je reste au vestiaire jusqu'à vingt et une heures. Ensuite, je te rejoindrai dans le gymnase si ça te convient ?

Je n'ai pas eu le temps de répondre. Julie venait d'émettre un sifflement admiratif et les autres filles avaient pouffé de rire. Je me suis retournée, les foudroyant du regard, et j'ai ramassé le billet que Julie me tendait.

— Merci, ai-je dit en le fourrant dans ma poche.

Puis, en croisant le regard insistant d'Erik, j'ai ajouté :

— À tout à l'heure.

Je sentais que je rougissais, alors je me suis éloignée le plus vite possible. En essayant de garder mon air détendu, je me suis dirigée vers la porte du gymnase où se trouvait, comme je m'y attendais, Raymond Soucis. Cette fois, il ne semblait pas préoccupé par son plancher. Son attention se portait plutôt sur les petits billets qu'il ramassait quand les gens entraient. Lorsqu'il m'a aperçue, son sourire est devenu radieux. Il m'a fixée intensément jusqu'à ce que je le rejoigne.

— Les filles m'ont dit que tu viendrais ce soir, mais je... C'est agréable de t'avoir parmi nous.

Je l'ai remercié et je l'ai dépassé. J'allais franchir le seuil quand je l'ai entendu jurer entre ses dents. Je me suis retournée et je l'ai vu se pencher pour ramasser la douzaine de petits billets qu'il venait d'échapper sur le sol. Quand il s'est relevé, il a murmuré à peine assez fort pour que je le comprenne :

— Tu es tellement... élégante.

Embarrassée, je me suis engouffrée dans les ténèbres du gymnase. Je devais lui avoir tapé dans l'œil, à celui-là. Moi, élégante ! Il ne manquait plus que ça. J'avais fait exprès de m'habiller en madame. Je portais une jupe qui

tombait jusqu'au sol et un chandail ample descendait sur mes hanches. Il n'y avait vraiment pas de quoi se pâmer ! De toute façon, c'était bien triste pour Raymond Soucis, mais il n'était pas mon genre. Ce soir, j'avais quelqu'un de plus intéressant en vue.

À l'intérieur, la musique était plus forte qu'au Grand Salon de l'université et mes oreilles bourdonnaient au rythme de la basse et de la batterie. Il m'a fallu quelques secondes pour m'habituer à l'obscurité avant de subir ma première déception.

En dehors du comité organisateur, il n'y avait personne de quatrième ou de cinquième secondaire. Il n'y avait que les plus jeunes, ceux qui n'avaient rien à voir avec mon enquête. Dire que j'avais à les surveiller jusqu'à minuit ! La soirée promettait d'être longue.

Je me suis trouvé un coin un peu en retrait, du côté opposé à l'entrée. Je n'avais pas l'intention de laisser le moindre espoir au portier. Autour de moi, les stroboscopes projetaient une lumière saccadée sur les danseurs. De l'endroit où j'étais, je pouvais observer à mon aise le va-et-vient dans le gymnase. Et c'est ainsi que, au lieu de surveiller les jeunes, je me suis mise à épier Raymond Soucis. La chose aurait pu être ennuyeuse, car il ne bougeait pas beaucoup. Cependant, les gens semblaient l'apprécier. Il discutait avec les élèves et les autres

surveillants comme s'il s'agissait de ses amis. J'ai été obligée d'admettre qu'il avait l'air d'un homme heureux.

Au milieu de la soirée, un des élèves organisateurs est venu lui parler. Raymond a fait un geste de la main vers le vestiaire et Erik est allé le remplacer à la porte. Raymond et son étudiant ont disparu dans le corridor. Au bout d'un moment, Raymond a repris son poste et Erik est retourné au vestiaire. L'élève, lui, avait disparu. Raymond l'avait peut-être reconduit à une sortie, puisque les portes étaient désormais verrouillées. Je n'aurais pas retenu cet incident si, quelques minutes plus tard, un nouvel événement n'avait sonné l'alerte dans mon cerveau.

Il était près de vingt et une heures. Raymond Soucis venait de fermer la porte du gymnase et se dirigeait vers les toilettes des garçons. Cinq ou six élèves l'ont suivi à l'intérieur. Décidément, malgré son apparence quelque peu négligée, le professeur d'éducation physique était un homme populaire. Quand les jeunes sont revenus, au bout de quelques minutes, ils ne sont pas retournés à la place qu'ils occupaient précédemment. Je les ai vus se diriger plutôt vers la sortie. Cet événement m'a laissée perplexe.

J'étais perdue dans mes pensées quand Erik est venu me rejoindre. Je ne l'avais pas vu entrer

dans le gymnase. J'ai donc été surprise de le voir apparaître à côté de moi, un sourire invitant sur les lèvres. Il ne m'a pas parlé tout de suite, se contentant de balancer la tête au rythme de la musique. Il gardait les mains dans les poches de sa veste. Je l'ai senti soudain se pencher vers moi. Il a dû crier pour dominer la musique :

— Comment ça se passe ?

— Bien, je crois.

Il m'avait fallu hurler pour être certaine qu'il m'entende. Difficile dans ces conditions de poursuivre une conversation. Erik devait être du même avis, car il a incliné la tête et a regardé droit devant lui. Il s'est appuyé contre le mur et nous avons observé la piste de danse pendant dix minutes. J'avais l'impression qu'il se rapprochait, car je pouvais sentir l'odeur de son déodorant. Puis j'ai perçu son souffle sur ma joue. Il m'a demandé à l'oreille :

— Que dirais-tu d'aller prendre un verre après la danse ?

Chapitre 6

J'HABITAIS DEPUIS QUELQUES MOIS UN DEUX-PIÈCES AU-DESSUS DE LA BUANDERIE DU FAUBOURG. C'est justement à cet endroit que je me suis précipitée le lendemain matin pour faire ma lessive. Il m'avait fallu une vingtaine de minutes pour ramasser les vêtements qui traînaient sur les meubles et le plancher de mon appartement. Je devais remédier à ce désordre au plus vite, car il était hors de question que je laisse passer la prochaine occasion. Assise sur une chaise, juste à côté de la vitrine, je repensais à ma désastreuse soirée, indifférente à la grisaille du matin.

Après la danse, Erik et moi avions pris un verre dans un bar de la Grande-Allée. Nous avions discuté pendant deux heures. Il parlait peu et j'avais l'impression de faire un monologue. En usant de stratagèmes bien féminins, j'avais quand même réussi à découvrir qu'il avait trente ans, qu'il était originaire de Norvège, comme je l'avais imaginé. Il adorait la littérature fantastique et la musique classique. Je lui avais donc parlé de mon violon, expli-

quant que j'avais choisi un appartement au-dessus d'un commerce pour cette raison.

— Il n'y a pas de voisin pour critiquer, avais-je ajouté, pour le faire rire.

Il avait ri, en concluant que je devais bien jouer.

— Comment pourrais-tu le savoir ? Tu ne m'as jamais entendue.

— Non, mais tu m'as dit que tu habitais près d'ici. Ce secteur de la ville date de la fin du XIX^e siècle. Tous les édifices sont collés les uns contre les autres, parce que, à cette époque-là, on cherchait à économiser les coûts de chauffage. Si tu habites dans un bâtiment de ce genre et que tu joues du violon chez toi, peu importe ce qu'il y a en dessous, tes voisins t'entendent, c'est certain. Si personne ne s'est plaint, c'est que tu as du talent.

Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle et j'ai accepté volontiers le compliment. Le reste de la soirée avait été aussi agréable... jusqu'à ce qu'Erik me ramène chez moi dans sa petite voiture européenne.

Il s'était stationné devant la buanderie. Je voyais bien qu'il voulait que je l'invite chez moi, mais je savais de quoi avait l'air mon appartement. Je vivais dans un désordre dont moi seule avais la clé. J'avais honte de ne pas pouvoir lui proposer un dernier verre. Ni autre chose... Et je le regrettais déjà en fermant la

portière. Erik était reparti dans la brume de l'automne, sa voiture faisant virevolter les feuilles le long du trottoir.



Dimanche matin, le café Le Hobbit était bondé. Sarah et moi avons dû nous contenter d'une table au fond, celles situées près des fenêtres étant prises par un groupe assez bruyant. J'avais commencé mon compte rendu de la semaine. Sarah m'écoutait d'une oreille distraite, buvant son café et observant les attraits du beau Daniel. Celui-ci se déplaçait entre les clients, jetant un œil vers notre table de temps en temps. Je venais d'aborder mon enquête quand Sarah m'a coupé la parole.

— Tu aurais dû le dire avant !

J'ai relevé la tête, le regard interrogateur. Elle a poursuivi sur sa lancée :

— Mon cousin joue à ces jeux-là. Il est complètement timbré, mais je suis certaine qu'il pourrait t'aider. Il habite à Lévis. Si on prend la traverse, c'est à droite, en longeant le fleuve.

Cette offre était exactement ce dont j'avais besoin. J'ai reposé ma fourchette dans mon assiette en inclinant la tête d'un air suppliant.

— D'accord, a finalement concédé Sarah en extirpant un cellulaire de son sac à main. Je t'accompagne.

Après avoir jeté un œil à la table voisine où quatre hommes parlaient bruyamment, elle a ajouté :

— Attends-moi, je sors sur le trottoir pour l'appeler.

Elle s'est levée. Je l'ai suivie des yeux alors qu'elle se dirigeait vers la sortie et, au moment où la porte allait se refermer derrière elle, Raymond Soucis est apparu sur le seuil. Je me suis tournée contre le mur en espérant qu'il ne me verrait pas. Peine perdue, il avançait déjà vers moi. J'étais coincée. Dans l'impossibilité de l'éviter, j'ai ramassé mes affaires pour partir. Ma chaise a reculé dans un grincement de métal qui a attiré l'attention des clients. Raymond se trouvait à moins d'un pas.

— Bonjour, Ariane. Est-ce que... Tu ne pars pas tout de suite, j'espère.

Quelle sangsue, celui-là ! Énervée, je me suis levée et j'ai pris l'addition.

— Oui, justement. Voulez-vous ma table ?

Si j'avais espéré que ce vouvoisement créerait une certaine distance entre nous, j'avais manqué mon coup. Raymond a fait un autre pas dans ma direction, accrochant au passage le bras du serveur dont le plateau s'est répandu sur le sol dans un tintamarre de vaisselle cassée. Embarrassé, il s'est confondu en excuses devant Daniel qui ramassait les morceaux en jurant entre ses dents. J'ai tenté de profiter de

cette diversion pour filer, mais Raymond m'a retenue par le bras.

— Laisse-moi te payer un café.

— C'est gentil, mais je dois partir.

— Est-ce que tu habites près d'ici ?

Il ne comprenait donc rien ! Il était hors de question de lui apprendre quoi que ce soit sur ma vie privée. J'allais montrer mon impatience quand mon regard a croisé le sien. Je me suis sentie cruelle. Cet homme ne me voulait pas de mal, je lui plaisais, simplement. Résignée, j'ai ouvert la bouche pour lui répondre quand Sarah est venue à ma rescousse, hurlant presque dans le dos de Raymond.

— Ça y est ! Simon nous attend.

Raymond s'est retourné, surpris. Puis il a reculé pour me laisser passer en ajoutant :

— Une prochaine fois, peut-être ?

Sarah m'a pris le coude et nous sommes sorties, abandonnant mon galant avec son offre sur les lèvres. Dehors, nous avons pouffé de rire en nous éloignant vers le port.

— C'est qui, ce gars-là ?

— C'est un prof de l'école Saint-François.

Je savais que Sarah aurait aimé en savoir davantage sur Raymond Soucis, mais je n'avais pas envie de discuter de ce gaffeur ridicule, alors nous avons marché en silence. Le dimanche matin, il y avait moins de voitures sur la rue Saint-Jean. Moins de monde aussi. Le froid

du matin s'était dissipé et les rayons du soleil nous réchauffaient enfin. Nous avons traversé tranquillement le carré d'Youville et longé les rues étroites du Vieux-Québec jusqu'à la côte de la Montagne. En entamant la descente, j'ai prononcé une phrase qui allait ravir Sarah :

— Je voudrais te parler d'un certain Erik Eriksson, trente ans, travailleur social, beau grand blond avec un accent à faire fondre n'importe quelle fille.

Puisque je venais de piquer sa curiosité, j'ai entrepris de lui raconter ma sortie de vendredi soir. Rendues à l'escalier Casse-cou, nous avons aperçu le traversier qui accostait. Ce fut alors la course jusqu'au quai pour l'attraper et, trente minutes plus tard, nous débarquions à Lévis.

Simon était du genre « nerd » qui vit sur une autre planète. Il avait vingt-quatre ans, mais agissait encore comme s'il en avait quatorze. C'est à sa table de salon que j'ai appris les rudiments du jeu de rôle, assise par terre sur des coussins.

En revenant de Lévis, Sarah m'a invitée chez elle pour souper. J'ai accepté et, quand je suis descendue de l'autobus, pas très loin de chez moi, il faisait nuit depuis longtemps. La chaleur du jour avait fait place à une humidité glaciale. Le vent soufflait dans les arbres et en arrachait les feuilles, pliant les branches dans un craquement sinistre. Je marchais sur

la rue Saint-Jean et je frissonnais. J'avais l'impression d'être surveillée. La rue était pourtant déserte et il n'y avait que quelques voitures garées de l'autre côté du cimetière. Tendue malgré tout, j'ai pressé le pas et c'est les nerfs en boule que j'ai atteint l'entrée adjacente à la buanderie. J'ai monté les marches deux par deux jusqu'à mon appartement et, une fois à l'intérieur, je me suis adossée à la porte, le souffle court, essayant de calmer la peur déraisonnable qui me serrait les tripes. Personne ne pouvait m'avoir suivie puisque personne ne savait que je rentrerais aussi tard. Mais même rassurée par la logique, je n'ai pas allumé le plafonnier. J'ai profité de la lueur bleutée des néons de la buanderie pour parcourir mon salon et regarder dans les garde-robes et sous le divan-lit. Pour la première fois, je regrettais de ne pas avoir de voisins en dessous. Puis je me suis rappelé les paroles d'Erik : « Tes voisins t'entendent, c'est certain. » J'ai poussé un soupir de soulagement.

Dehors, le vent émettait un sifflement lugubre. Je me suis dirigée vers la fenêtre et je me suis appuyée sur le rebord. Je scrutais la nuit à la recherche de signes de vie afin de me persuader que j'angoissais pour rien. C'est ainsi, accroupie dans le noir, que j'ai pu apercevoir un minuscule point rouge dans une voiture, de l'autre côté du cimetière. Le conducteur

venait d'allumer une cigarette. Je suis demeurée assise par terre à attendre. Je me disais que si c'était vraiment moi qu'on surveillait, la voiture n'allait pas tarder à s'en aller. Puisqu'il n'y avait pas de lumière, on penserait que j'étais en train de dormir. À moins que l'intention ne soit précisément de pénétrer dans mon appartement pendant mon sommeil... J'imaginai encore une demi-douzaine de scénarios plus tordus les uns que les autres et, finalement, je me suis ruée sur mon divan-lit que j'ai poussé contre la porte. Je dormirais mieux ainsi, j'en étais certaine. Toujours dans le noir, je suis revenue à la fenêtre juste à temps pour voir la voiture s'éloigner et tourner le coin de la rue.

Ce qui venait de se produire n'avait probablement rien à voir avec moi ni avec mon enquête. Je me trouvais ridicule. Malgré tout, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, soupçonnant, dans le silence, une présence inquiétante.

Chapitre 7

LE LENDEMAIN MATIN, APRÈS MON COURS À L'UNIVERSITÉ, JE ME SUIS RENDUE À L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS. Dans les corridors, les élèves parlaient encore du décès de David Wilson. J'ai compris plus tard que c'était le cousin d'un étudiant de quatrième secondaire. Il l'avait souvent accompagné dans les activités sportives ainsi qu'aux danses des années précédentes. Je n'étais pas surprise ; pendant la fin de semaine, j'avais parlé à la mère de David Wilson et j'avais obtenu la confirmation dont j'avais besoin. David participait à des soirées de Donjons et dragons.

En montant dans mon local, j'ai jeté un œil dans le gymnase. Il s'y déroulait une partie de basket-ball et Raymond Soucis était absent. Un suppléant tenait le rôle d'arbitre.

Maintenant que les jeunes savaient où était mon local, je n'avais plus à me rendre à la classe de Mr. Smith. Ils arrivaient avec quelques minutes de retard, apparemment heureux de sortir du cours d'anglais. C'étaient toujours les mêmes : Marc le discret, les filles du conseil

étudiant et deux autres garçons plus affables, Keven et Éric. Décidément, le directeur n'était pas un homme subtil. J'avais peur que la présence répétée de ces élèves éveille quelques soupçons. Je devais cependant admettre que cette fréquence favorisait les rapprochements. Je m'habituais à eux, et eux à moi. Nous parlions de musique et des activités de la fin de semaine. Puis la cloche sonnait la fin du cours et ils quittaient le local.

À la fin du dernier cours, je me suis rendue au bureau d'Erik. J'ai frappé deux petits coups. La porte s'est ouverte et je l'ai trouvé encore plus attirant que le vendredi précédent.

— Puis-je t'inviter pour une pâtisserie et un café ? ai-je lancé, sûre de moi.



Ce soir-là, au café Internet, je faisais des lectures pour l'université et j'enrageais. Erik avait déclaré qu'il avait du travail. Il prétendait être très occupé avec l'histoire du mystique. Mon œil ! Il était frustré à cause de vendredi, j'en étais certaine. Je lui avais répondu que c'était partie remise. Dire qu'il me faudrait patienter une semaine avant de tenter ma chance de nouveau ! S'il voulait me faire languir, il avait réussi.



Le vendredi suivant, il pleuvait à torrents. Dans l'autobus qui me menait à l'école, j'ai rencontré Marc, Keven et trois de leurs amis. En plus d'être trempés jusqu'aux os, ils avaient la mine terrible de ceux qui n'ont pas dormi de la nuit. Avec un sourire, je me suis approchée d'eux pour les taquiner.

— Grosse soirée, hier ?

— Ouais ! a répondu Marc, plus affable que dans mes cours. On a joué une partie qui a duré presque toute la nuit.

— Vous avez joué aux cartes ?

Ma question était stupide, je le savais, mais il fallait que je leur tende une perche.

— Pas aux cartes ! a-t-il rétorqué, avec l'air découragé de ceux qui parlent d'ordinateur à leurs grands-parents. Les cartes, c'est pour les vieux. Nous, on a joué à Donjons et dragons, mais on n'a pas encore fini.

— Vous avez quels personnages ?

Ça y était. Dans leurs regards, je pouvais constater qu'ils manifestaient soudain beaucoup d'intérêt.

— Sais-tu jouer à ça ? a demandé Keven, incrédule.

— Je jouais quand j'étais plus jeune. Vous savez ce qu'on dit : c'est comme le vélo, ça ne se perd pas.

Mentir était devenu une habitude. Tant que cela faisait avancer mon enquête, je n'avais pas de scrupules. Je voulais me montrer juste assez intéressée pour les intriguer et qu'un d'entre eux songe à m'inviter. Et c'était précisément ce qui se passait. Derrière Keven, deux des garçons échangeaient des propos inaudibles pendant que Marc me questionnait sur ce que je connaissais. Je me rappelais en détail les explications de Simon et si j'avais été comédienne, on m'aurait donné un Oscar pour ma performance.

— Vous jouez à cinq ? ai-je demandé pour les appâter correctement.

— Ça dépend. Parfois, il y en a d'autres. Ils ne sont pas...

— As-tu envie de jouer une partie avec nous ? a dit Keven en coupant la parole à son copain. On n'a pas de fille. C'est sûr qu'on ne prendrait jamais de prof non plus, mais comme tu n'es pas vraiment une prof...

J'ai hésité pour la frime. Je n'allais pas sauter sur l'occasion, ça n'aurait pas été crédible. J'avais un cours à l'université cet après-midi-là et le reste de ma soirée était libre. Toutefois, je leur ai dit que j'y penserais et que je leur donnerais ma réponse pendant le cours d'anglais.

Nous nous sommes laissés à l'entrée, eux prenant à droite, moi à gauche. J'étais fière de mon coup. En montant l'escalier au-dessus

du gymnase, j'ai aperçu Raymond Soucis qui installait un filet dans un coin. Le cours n'étant pas commencé, j'allais lui faire un signe de la main quand cinq jeunes sont sortis de sous la mezzanine. Cinq jeunes trempés par la pluie et dont les cheveux dégouлинаient encore sur leurs sacs à dos. Il ne m'a pas fallu longtemps pour reconnaître Marc, Keven et leurs amis. Raymond a fait quelques pas vers eux et les a entraînés vers son bureau. Ils en sont ressortis quelques minutes plus tard et se sont quittés sans un regard.

Je m'étais assurée de ne pas être vue et, adossée contre un mur, j'additionnais les indices. Il s'était passé la même chose à la danse vendredi soir. Était-ce possible que Raymond soit mêlé à cette histoire de mystique ? En posant de nouveau les yeux sur lui, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas le soupçonner. Il y avait tellement de naïveté dans son regard. Et si, justement, c'était la façade dont il avait besoin... Désorientée, j'ai grimpé les dernières marches et je me suis installée à la table de mon local pour compléter mes notes. Je ne devais pas me laisser distraire. J'avais une enquête à mener et les faits que je venais de découvrir incriminaient Raymond. Je me sermonnais encore quand on a frappé à ma porte. J'ai ouvert et, devant moi, se trouvait Erik Eriksson, aussi souriant que d'habitude.

— Je suis à l'école ce matin pour une intervention des policiers. Je pourrais peut-être échanger ton offre de café-pâtisserie contre un dîner au restaurant.

Il y a des jours où on se dit qu'on aurait dû rester couché. Décliner son invitation me torturerait.

— Je suis désolée, Erik. Je finis ici à midi et j'ai un cours à treize heures à l'université. J'ai juste le temps de prendre l'autobus.

— Un souper alors ?

Il fallait que je sois complètement obsédée pour refuser une offre comme celle-là juste pour aller jouer à Donjons et dragons avec des adolescents. Et pourtant... Il y a des semaines, comme ça, où on se dit qu'on n'aurait jamais dû se lever le lundi matin.



Au milieu de l'avant-midi, les élèves et les membres du personnel étaient convoqués dans la cafétéria. Un grondement sourd s'élevait de la foule au fur et à mesure que chacun prenait place. Je me tenais debout à côté de Mr. Smith. Son groupe occupait la dernière rangée de tables. À une quinzaine de mètres de nous s'élevait un podium aménagé pour l'événement. Erik Eriksson venait d'y monter, un micro à la main, accompagné de trois policiers

en uniforme. Je me suis assise avec les élèves pour observer comment les gens réagissaient à la présentation.

Presque tous les enseignants étaient alignés le long du mur et plus près de la porte se trouvait Raymond Soucis. Les mains dans les poches, il scrutait l'assistance comme s'il y cherchait quelqu'un. Craignant d'être la source de cet intérêt, je me suis cachée derrière quelques têtes plus hautes que la mienne. Raymond avait dû trouver celui ou celle qui l'intéressait, car il a fait un geste de la main qui signifiait : « Du calme. » Je ne pouvais pas voir à qui il s'adressait. J'ai donc suivi son regard jusqu'au fond de la salle où étaient assis une douzaine d'élèves de cinquième secondaire. Parmi eux, les filles du conseil étudiant et plusieurs autres que je ne connaissais pas. Cependant, aucun d'entre eux ne prêtait attention à Raymond. J'allais tendre le cou pour voir plus en avant quand la voix d'Erik a retenti dans les haut-parleurs.

— Nous avons aujourd'hui la visite de la police municipale. Ces hommes ont quelque chose d'important à vous dire.

Il est descendu du podium et a rejoint le rang des professeurs, le long du mur. La salle est devenue silencieuse, le temps que le premier agent s'avance et prenne le micro dans un grincement strident. Il a inspiré et regardé

les jeunes dans les yeux, sans doute à l'affût d'une réaction, lui aussi.

— Je sais que vous avez entendu parler du mystique. Cette nouvelle drogue a causé six décès en moins de trois mois. Il y a de quoi s'inquiéter. Nous faisons la tournée des écoles pour...

L'inspecteur poursuivait. Pour ma part, je ne l'écoutais plus, j'observais. L'événement ressemblait à une présentation de routine. Les élèves paraissaient attentifs et les enseignants les surveillaient du coin de l'œil. En somme, rien d'anormal. Je suis revenue au discours au moment où l'inspecteur mettait les élèves en garde. Le mystique ne portait probablement pas ce nom-là lorsqu'il était vendu sur le marché noir. Les autorités ne comprenaient pas pourquoi les adolescents continuaient de consommer cette drogue malgré les décès des derniers mois. Peu importe son attrait, il fallait résister.

— Il en va de votre vie. Si vous avez des questions ou si vous pensez avoir de l'information qui pourrait nous être utile dans notre enquête, vous pouvez nous appeler. Nous allons laisser nos coordonnées au secrétariat. De plus, votre travailleur social servira de lien. À partir d'aujourd'hui, il travaille avec la police à ce dossier-là. Il est ici le... le lundi, je crois. C'est ça, Erik ?

Le travailleur social a incliné la tête avant de préciser :

— Vous savez où se trouve mon bureau. Vous pouvez aussi me laisser un message sous la porte.

Puis le directeur a pris la parole. Il devait faire son sermon habituel, car les élèves n'écoutaient plus. De la salle s'élevait un murmure qui s'amplifiait de seconde en seconde. Finalement, M. Noël a annoncé qu'il avançait l'heure du dîner et que les cours reprendraient à treize heures. Il y a eu des « Hourra ! » et des « Yes ! » plein la cafétéria. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué que Raymond Soucis avait disparu.

Chapitre 8

LE SOLEIL SE COUCHAIT SUR LES MONTAGNES, DE L'AUTRE CÔTÉ DU FLEUVE, et ses rayons dorés éclaboussaient les pierres anciennes du château de Reiswin. Le donjon était construit sur la crête du fjord et sa tour s'élevait à plus de vingt mètres au-dessus du ravin. À cause de la brume qui montait le long de la falaise, il était impossible de voir les flots agités de remous. Nous ne pouvions que les imaginer, plongeant dans un grondement tumultueux du haut du mont Picur. Mes compagnons et moi venions de quitter une forêt menaçante et nous avançons prudemment dans la lice. L'humidité de la nuit naissante nous faisait frissonner. Nous aperçûmes, à notre droite, un escalier dont les marches étaient taillées dans la roche. Elles longeaient le mur nord pour disparaître de l'autre côté de la tour. D'un signe discret, notre chef nous indiqua le chemin et nous nous lançâmes à l'assaut de la forteresse.

En tant que druidesse, je restais à l'écart. Mes pouvoirs étaient limités et je ne pouvais courir le risque d'être blessée. Je surveillais de

temps en temps la tour où Stéphane s'était posté pour faire le guet. Malgré sa vigilance, un cri de douleur a soudain brisé le silence que nous nous étions imposé. À quelques pas de moi, Marc venait de recevoir une flèche dans le dos. Il s'est écroulé dans l'escalier, son sang maculant la pierre. L'alerte était donnée. Sur le premier palier, mes deux autres compagnons s'engageaient dans un combat féroce avec l'ennemi. J'ai jeté un œil vers Keven. Il fallait attendre. Ce n'était pas mon tour. Au bout d'un moment, sa voix s'est élevée, couvrant les échos de la bataille.

— Un des gardiens se trouvait là-haut, Stéphane. Il t'a vu escalader la muraille et il fonce vers toi. Qu'est-ce que tu fais ?

Les yeux de Stéphane allaient de la feuille, au centre de la table, à celle qu'il avait juste sous les yeux. À la lumière d'une lampe suspendue au-dessus du jeu, il cherchait parmi les X marqués au feutre un élément qui lui permettrait de prendre une décision. Il a regardé la tour et a posé quelques questions concernant la position des autres joueurs. Il a terminé en ajoutant qu'il ne lui restait pas assez de points de vie pour se battre. Son demi-elfe décidait de fuir par-derrière et de se cacher dans les bois.

— Marc, continuait Keven, ton clerc est toujours blessé. Tu dois agir.

Marc avait une réaction identique à celle de Stéphane. Ses yeux allaient de la feuille du centre à la sienne, puis au livre. Finalement, il a demandé si le paladin, au premier palier, pouvait l'aider à retirer la flèche.

— Non, il est trop loin. En plus, il est pris avec deux gardiens.

— Est-ce que c'est à moi de jouer ? a demandé Stéphane.

Keven lui a répondu sans se retourner.

— Non. Tu viens juste de jouer. C'est au tour de Marc.

Ce dernier réfléchissait, assimilant les nouvelles informations.

— Est-ce que je peux me guérir moi-même ?

— Non, pas tant qu'il y aura une flèche dans ton dos. Tu saignes, imbécile !

Il y a eu un rire général. Puis le silence est revenu. Marc a soupiré.

— Je sors du temple et je rejoins le demi-elfe dans le bois.

Il avait l'air fier de lui, mais son sourire de satisfaction n'a duré qu'un instant. Keven s'est empressé de le réprimander.

— Tu viens de perdre quatre points de vie. Tu ne pouvais pas savoir que Stéphane était rendu dans la forêt. Tu étais dans l'escalier quand il s'est sauvé par derrière.

Il y a eu de nouveaux éclats de rire.

— Ah ! non, a râlé Marc. J’haïs ça, dans ce temps-là !

Keven continuait de diriger le jeu dans ce monde virtuel où les paroles et les actions imaginaires de chacun avaient pris le dessus sur la réalité. J’étais adossée au donjon et j’entendais la bagarre à quelques pas de moi. Je sentais l’odeur et l’humidité de la forêt où se cachait Stéphane. Quand mon tour est arrivé, je ne cherchais pas ma position sur le jeu. J’avais perçu ce qui venait de se produire avec autant d’acuité que si je l’avais vraiment vécu. J’ai évalué la situation et soupiré. J’allais du donjon à ma feuille de points de vie et de magie. Soudain, il m’a semblé que Marc avait fait une erreur.

— Je pense que le clerc de Marc est passé juste à côté de moi. Est-ce que j’aurais pu l’aider pour la flèche qu’il a dans le dos ?

Keven affichait un large sourire. Je sentais que je venais de lui faire un cadeau.

— Oui, dit-il, mais il ne l’a pas demandé.

— Quoi ? a crié Marc. Elle pouvait m’aider ? Où est-ce qu’elle est ?

Keven a indiqué ma position sur le jeu et tout le monde a rigolé. Sauf Marc.

— Ah ! J’haïs ça, dans ce temps-là ! a-t-il ronchonné, de mauvaise humeur.

— Est-ce que c’est mon tour maintenant ?

Keven n’avait pas besoin de se tourner pour savoir que c’était encore Stéphane qui avait

parlé. Il a simplement répondu en retournant au jeu :

— Non. C'est le tour d'Ariane. Attends TON tour.

Pour ma part, je constatais qu'aucun de mes pouvoirs n'était approprié à la situation.

— Bon, ai-je conclu, avec un clin d'œil à Marc. Je cours derrière le paladin de Marc pour l'aider.

— Premièrement, dit Keven, Marc n'est pas un paladin. C'est un clerc. Deuxièmement, un des gardiens te voit et te tire sa lance. Brasse les dés maintenant.

C'est ce que j'ai fait. J'ai ensuite donné le résultat à Keven.

— La lance te transperce et tu meurs. Ton personnage s'écroule par terre et reste là.

D'accord. J'étais morte à mon premier tour de jeu. Bien joué, Ariane ! J'étais fâchée contre moi-même, comme l'avait été Marc quelques minutes auparavant.

— C'est à moi de jouer ? a demandé Stéphane.

— NON ! ont répondu en chœur tous les joueurs.

Mes compagnons d'armes ont traîné mon cadavre jusque dans une église. Il y a eu trois tours de table avant que je puisse rejouer. J'ai de nouveau trouvé la mort par la main d'un orque enragé. J'ai dû attendre quatre tours

avant que la troupe tombe sur le sorcier charitable qui m'a ramenée à la vie. En tout, je suis morte à cinq reprises pendant la soirée. Chaque fois, ces braves guerriers découvraient un moyen de me ressusciter. Et ainsi de suite jusqu'à deux heures du matin.

En quittant la résidence de Marc, je devais admettre que je m'étais fait des amis. Non pas Marc, Keven, Stéphane ou les autres, mais leurs personnages, elfes, clercs, paladins, plus vrais que nature et qui m'avaient si généreusement secourue au cours de ce périple. En cette froide nuit d'octobre, j'avais le cœur léger, même si je devais parcourir quatre kilomètres à pied. En effet, il n'y avait plus d'autobus après minuit. J'ai donc marché le long du chemin Sainte-Foy jusqu'au faubourg Saint-Jean-Baptiste en réfléchissant à ce que j'avais vu et à ce que j'avais vécu. Conclusion : le jeu Donjons et dragons nécessitait beaucoup trop de concentration pour s'y adonner sous l'influence de quelque substance que ce soit. Si les jeunes étaient morts de surdose de mystique, ils avaient consommé après la partie, pas pendant. J'en étais convaincue.



Dimanche 11 octobre, au café Le Hobbit.
Sarah était en retard. J'avais commandé mon

déjeuner et j'attendais qu'un des journaux du restaurant soit libre. Je repensais à la partie de la veille. J'avais été impressionnée par l'effet du jeu de rôle sur l'imagination. Le temps qu'avait duré la partie, je m'étais sentie transportée dans un nouvel univers. À n'en pas douter, ce jeu devait créer une dépendance chez les jeunes mal dans leur peau. Quand on y plongeait, on devenait quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'on avait toujours rêvé d'être. On quittait le lieu physique dans lequel on se trouvait pour affronter des ennemis dans un château médiéval et on devenait souvent un héros. L'expérience avait été fascinante. J'en étais à ce point dans mes réflexions quand Sarah s'est engouffrée dans le restaurant, saisissant au passage le journal de mon voisin de table.

— Excusez-moi ! a-t-elle lancé à l'homme en lui redonnant la section des sports. C'est vraaaaiiement important.

Puis, me tendant la première page sans même m'avoir saluée, elle a ajouté :

— Je pense que tu devrais lire ça.

J'avais déjà les yeux rivés au texte.

Dans la nuit de samedi à dimanche, Richard Sanschagrin a trouvé la mort sur les rochers qui s'étendent au pied des chutes de la Chaudière. Les policiers sont convaincus qu'il s'agit là d'un autre épisode du mystique.

Je n'avais pas besoin d'en lire davantage. Je savais ce que j'allais découvrir. Seul détail nouveau, le jeune en question fréquentait l'école Saint-Joseph. J'ai fouillé dans mon sac à main et j'ai sorti mon carnet pour y transcrire cette information. Sarah revenait à la table, un café à la main.

— J'étais sur le point de partir pour venir ici quand mon cousin m'a appelée. Il était complètement bouleversé parce qu'il connaissait Richard Sanschagrin. Il jouait avec lui tous les mercredis soirs chez Douves et donjons, sous la place Jacques-Cartier. J'ai pensé que ces renseignements pourraient t'être utiles. Ariane, est-ce que tu m'écoutes ?

Je l'écoutais et réfléchissais en même temps. École Saint-Joseph. Cela me disait quelque chose. Soudain, une petite lumière s'est allumée dans mon esprit. Je me suis mise à tourner les pages de mon carnet jusqu'à ce que je mette le doigt sur ce que je cherchais. Kim Nguyen, une autre des victimes, fréquentait lui aussi l'école Saint-Joseph. Ce ne pouvait pas être le fruit du hasard. J'ai fait part de cette observation à Sarah.

— Tu es sur la bonne voie, c'est certain, a-t-elle fait remarquer. Mais je commence à trouver ce jeu pas mal dangereux.

Chapitre 9

LUNDI APRÈS-MIDI, UN ORAGE S'ABATTAIT SUR LA VILLE. Entre le tonnerre, les éclairs et le battement de la pluie sur les vitres et sur le toit, mes élèves et moi arrivions difficilement à nous concentrer. Cette nature déchaînée contrastait avec le mutisme de ma classe. Une tension évidente régnait entre Keven et Marc. De mauvaise humeur, ils répondaient à mes questions par monosyllabes, ce qui me mettait mal à l'aise et a fini par provoquer la crise de nerfs de Julie.

— C'est assez, le boudage ! s'est-elle exclamée au bout de plusieurs minutes de ce silence relatif.

Aucun des deux n'a bronché. Ils regardaient droit devant eux, comme des gamins punis et frustrés. Hors d'elle, Julie s'est levée et a ouvert la porte. Juste avant de passer le seuil, elle s'est retournée et a lancé :

— Quand on tire au sort, il faut accepter le résultat. Qu'on perde ou qu'on gagne !

La porte a claqué derrière elle. Je suis demeurée muette de stupeur, sans compren-

dre ce qui se passait. Les autres filles se sont regroupées à un bout de la table, laissant les deux garçons face à face. Mon regard est allé de l'un à l'autre, et j'étais indécise quant au comportement à adopter. Heureusement pour moi, la cloche a sonné quelques minutes plus tard et les élèves sont sortis, presque sur la pointe des pieds. Seul Keven est demeuré assis, immobile. Me doutant qu'il voulait discuter, je me suis assise sur la table, un peu en retrait, et j'ai attendu. Keven a tourné la tête dans ma direction avec un air gêné qui m'a émue.

— Je m'excuse, Ariane. Je ne voulais pas gâcher ton cours. Marc et moi, on a...

Il ne désirait pas vraiment m'en parler, mais la situation lui pesait sur la conscience. Dans un élan de tendresse, je me suis approchée et lui ai mis la main sur son épaule pour le rassurer.

— Ça va. Ne t'inquiète pas pour moi. Je pense par contre que, si tu considères Marc comme un ami, tu devrais régler ça avec lui.

Je me demandais s'il y avait un lien entre cette querelle et mon enquête. J'avais envie de lui poser des questions, mais je me suis retenue. Nous n'étions pas assez liés, Keven et moi. Une balade dans un donjon et sur un champ de bataille, ce n'est pas rien, mais c'était quand même insuffisant pour amener Keven à se confier.

— Si tu veux en parler, tu peux venir me voir à n'importe quel moment. Quand on s'est battus côte à côte, on peut bien se parler, compagnon d'armes. Keven s'est levé et j'ai réalisé à quel point il était grand. C'est à peine si je lui arrivais au menton. L'évocation de notre soirée de vendredi a illuminé son regard et je l'ai entendu murmurer un timide « merci ». Il a ramassé ses livres et allait sortir quand il s'est ravisé. Il a fait quelques pas vers moi et, dans un geste théâtral, s'est incliné dans une large révérence.

— Il faut nous pardonner, ma gente dame, pour le petit complot de vendredi.

Sa voix avait pris un ton exagérément poli, comme s'il récitait une pièce. Il m'a fallu un moment pour comprendre qu'il venait d'endosser un personnage et replongeait dans le jeu.

— Nous avions, d'un commun accord, décidé de vous donner le rôle d'une druidesse avec peu de pouvoirs. Nous savions que ça vous garderait hors d'état de nuire pendant une bonne partie de la soirée. Nous ne nous attendions pas à vous trouver autant de...

Il s'est arrêté, a cherché le mot exact. Celui-ci demeurant introuvable, il a haussé les épaules et s'est dirigé vers la sortie. Je l'ai interpellé juste avant qu'il ne disparaisse dans l'escalier.

— Autant de quoi ?

Sa réponse m'est parvenue, diffuse, dans le brouhaha de la récréation.

— Autant de charme.

Cette confession était troublante et c'est un peu troublée que j'ai fermé la porte de mon local. J'insérais la clé dans la serrure quand des voix ont attiré mon attention. Elles venaient de sous la mezzanine du gymnase. J'ai cessé de bouger, essayant de comprendre ce qui s'y disait. La conversation me parvenait par bribes.

— Je n'ai pas d'argent pour...

La voix était suppliante. C'était probablement celle d'un élève.

— ... je m'en fous que tu... Déniaise-toi !

Là, j'ai reconnu Raymond Soucis. C'était la première fois que je l'entendais parler avec autant d'autorité. Soudain, des pas se sont éloignés vers les filets, au centre. Paniquée, j'ai dévalé l'escalier avant d'être aperçue. J'ai pu néanmoins saisir la dernière phrase de Raymond.

— Dans ton cas, les avances, c'est fini !



Un peu déboussolée, j'ai quitté l'école et pris le premier autobus pour le centre-ville. J'avais besoin d'air. Je voulais me retrouver dans un endroit familier où rien d'anormal

ne se produirait. Je devais réfléchir à tout ce qui m'était arrivé. Je me suis donc rendue au café Le Hobbit.

J'ai choisi une table, au fond, pour ne pas être dérangée. Devant un café fumant, j'ai mis par écrit ce que je venais d'apprendre. À part la confiance de Keven, je savais qu'il s'était passé quelque chose d'inhabituel entre lui et Marc. Mon petit doigt me soufflait que ça avait un lien avec mon affaire. Sous cette information, j'ai inscrit le nom Raymond Soucis, suivi d'un point d'interrogation. Ça me dérangeait de soupçonner cet homme-là. J'avais l'impression de m'acharner sur quelqu'un qui faisait déjà pitié. J'étais pourtant forcée d'en tirer cette conclusion : il se tramait quelque chose de louche entre lui et les élèves. Se pouvait-il qu'il vende de la drogue ? Dans ce cas, il n'était peut-être pas un tueur à l'épée, mais les circonstances le rendaient suspect. C'est ce que j'ai noté à côté de son nom.

Je suis rentrée chez moi toujours aussi confuse. Cette nuit-là a été hantée de cauchemars où je revoyais sans cesse le géant enfonçant son épée étincelante dans ma propre clavicule.



Le mercredi suivant, Raymond Soucis était absent. Je suis allée au bureau de M. Noël lui demander un passe-partout. Il m'a tendu la clé sans poser de questions, ajoutant simplement qu'il me faisait confiance. Je lui ai répondu par un clin d'œil. J'avais décidé d'attendre la fin de la journée pour préparer ma petite inspection de l'ancre du professeur d'éducation physique. J'anticipais ce que j'y découvrirais. Cela me terrifiait et m'excitait à la fois.

En ouvrant mon local, j'ai trouvé sur le sol une feuille pliée en deux. Je l'ai ramassée, intriguée. C'était un message écrit à l'ordinateur.

*Rendez-vous — STOP — Café Krieghoff —
STOP — avenue Cartier — STOP — vendredi
16 octobre — STOP — 16 h 30 — STOP*

Aucune signature, aucun moyen d'en identifier l'émetteur. Le concierge nettoyait mon local tous les soirs. Cette note devait donc avoir été laissée ce matin. Qui pouvait bien être l'auteur de cette invitation ? Raymond Soucis ? Sûrement pas. Il était absent. Erik ? Peu probable ; nous étions mercredi et ce n'était pas son jour de travail à l'école Saint-François. Qui alors ?

C'est à ce moment que Keven est apparu devant moi, accompagné de Marc et de deux autres élèves de Mr. Smith. Son visage affichait un air satisfait. Décidément, ce garçon avait une assurance peu commune pour quelqu'un

de son âge. Il s'est assis juste en face de Marc, ignorant son regard coléreux. J'ai pris ma place au bout de la table, contrôlant à peine ma nervosité. Je sentais grandir la tension entre Marc et Keven, et cela rendait la conversation pénible. Chacune de leurs paroles était teintée d'une violence contenue. Je ne voyais plus en eux les personnages du jeu de rôle, mais plutôt deux jeunes hommes en proie à une vive haine. Ce cours a été le plus long de tous ceux que j'ai donnés cet automne-là.

Pour empirer les choses, le suppléant de Raymond était un maniaque du sifflet. Nous avons été harcelés par des échos stridents du début à la fin de la période. Puis la cloche a sonné.

Quel soulagement de me retrouver seule ! Je devais réfléchir à cette invitation étrange. Qui donc en était l'auteur ? Cette histoire devenait de plus en plus dangereuse, pour ma santé ainsi que pour ma réputation. Il n'était pas question de me placer dans une situation délicate avec un des élèves, enquête ou pas. Et puisque, de toute façon, j'avais deux jours pour décider si j'allais y aller ou non, je me suis résolue à ne pas y penser davantage dans l'immédiat. D'ailleurs, m'occuper l'esprit pendant le reste de l'après-midi n'était pas un problème ; j'avais pris un sérieux retard dans mes travaux universitaires. Je me suis donc plongée dans mes livres et les heures ont passé rapidement.

Vers quatorze heures, en allant me chercher un café au salon des professeurs, je suis passée devant les locaux de l'administration. Impossible de manquer les deux hommes en uniforme de la police qui s'apprêtaient à entrer dans le bureau de M. Noël. J'ai ralenti le pas et, avant que le second policier referme la porte, j'ai eu le temps d'apercevoir Keven, assis à l'intérieur à côté d'Erik. J'ai poussé un long soupir de soulagement. Cette affaire allait finalement aboutir. Peut-être y avait-il moyen d'éviter le prochain meurtre ?

La dernière période s'est terminée et j'ai surveillé la sortie des étudiants et du personnel avec attention. Quand l'aile sud de l'école m'a semblé déserte, je me suis aventurée dans le gymnase que j'ai traversé à pas de loup. Ma clé a glissé dans la serrure du bureau de Raymond et je suis entrée, refermant derrière moi.

J'étais en pleine noirceur, car ce local ne possédait aucune fenêtre. À tâtons, j'ai cherché un interrupteur. Il n'y en avait pas. J'ai dû attendre quelques minutes que mes yeux s'habituent à l'obscurité. De sous la porte venait une mince lueur, suffisante pour faire scintiller la chaîne de métal qui pendait du plafond. Je l'ai tirée et je me suis retrouvée au beau milieu d'un spectaculaire désordre. Filets, ballons, raquettes, fleurets étaient entassés pêle-mêle le long des murs. Raymond Soucis et moi avions ce point

en commun : nous pouvions vivre dans un tel fouillis. Cependant, j'ai eu beau passer chaque recoin au peigne fin, il n'y avait pas le moindre indice concernant les activités illicites du professeur d'éducation physique. Je me suis alors résignée à faire ce qui me dégoûtait le plus.

Agenouillée sur un plancher à la propreté douteuse, j'ai fouillé dans la poubelle pour en sortir un reste de sandwich et d'autres choses non identifiables. J'avais la nausée. J'ai ensuite mis la main sur un bout de papier chiffonné. En le dépliant, je suis tombée sur les fesses, abasourdie. C'était une publicité pour un jeu Grandeur Nature, au Domaine de Maizerets, le 31 octobre. Un jeu bien approprié pour l'Halloween, pensais-je en mettant la feuille dans mes poches et les autres déchets dans la poubelle. Ainsi, Raymond trempait dans le milieu des jeux de rôle. Dans mon esprit, il n'y avait plus de doute.

Chapitre 10

— **T**U N'AS PAS L'INTENTION D'Y ALLER, QUAND MÊME! Ce billet n'est pas signé. Et si c'était le tueur ?

La voix de Sarah était chargée d'inquiétude. Elle tenait dans la main mon invitation télégraphique qu'elle retournait sans cesse à la recherche d'un indice qui trahirait son auteur. Le beau Daniel venait de remplir sa tasse pour la deuxième fois et elle ne l'avait même pas regardé. Si le serveur avait choisi ce soir-là pour séduire mon amie, il perdait son temps. Sarah ne cessait d'émettre des objections pour me convaincre d'ignorer ce rendez-vous du lendemain. Elle ne prêtait aucune attention au jeune homme qui lui tournait autour depuis quinze minutes. À bout de ressources, Daniel s'est résigné à regagner son comptoir. Je l'ai observé s'éloigner avant de revenir à notre conversation.

J'avais proposé ce souper à Sarah pour avoir son avis sur l'invitation mystérieuse. Pas pour avoir sa permission ! Elle finissait par m'énerver avec ses hypothèses macabres. Au lieu de

reposer ma fourchette après la dernière bouchée de pâtes, j'ai dessiné dans la sauce au fond de mon assiette. J'attendais que Sarah termine son plaidoyer. Je savais que c'était inutile de l'interrompre, alors je la laissais parler.

— Réfléchis un peu ! Tu ne sais pas qui tu vas trouver en te rendant à ce rendez-vous. Si Raymond Soucis est un revendeur de drogue et qu'il apprend que tu es au courant, il voudra se débarrasser de toi. Qui te dit que son petit numéro d'amoureux transi ne sert pas à te tromper, pour que tu ne te méfies pas lorsqu'il frappera ?

J'avais pensé à cette possibilité. Je m'étais résolue à demeurer dans un endroit public et éclairé. Que pourrait-il tenter dans ces conditions ? Au fond, j'entretenais un fol espoir.

— Tu oublies que ce n'est peut-être pas lui, l'auteur de ce message, ai-je précisé. Ça pourrait être Erik. Ça me plairait, un rendez-vous avec le travailleur social. Je te l'ai décrit et je t'assure qu'il est encore mieux en personne.

Pour la première fois de sa vie, Sarah s'avérait dans l'impossibilité d'imaginer une situation romantique. Sa réplique a été directe.

— Ça pourrait aussi être ton élève. Tu m'as dit qu'il était étrange, Keven Létourneau. Un jeune de seize ans, dix-sept au plus, étudiant au secondaire de surcroît ! Si ce garçon a assez de front pour inviter une fille de vingt et un

ans, je t'assure que c'est périlleux de te retrouver seule avec lui. Tu pourrais trouver la soirée... inconfortable, dans le meilleur des cas.

Sarah n'avait pas tort, mais je devais prendre ce risque. J'étais sur une piste, pas question de reculer maintenant.



Vendredi soir, à l'heure fixée, je gravissais les marches du café Krieghoff. Si tard à l'automne, la terrasse était démontée et les clients s'entassaient dans les petits salons qui avaient fait la renommée de l'établissement. De prime abord, je n'ai reconnu personne. La lumière tamisée des bougeoirs et les boiseries sombres créaient une ambiance feutrée dans laquelle les verres et l'argenterie étincelaient. J'ai jeté un œil dans chaque pièce avant de contourner le bar jusqu'à l'arrière. C'est alors que je l'ai aperçu.

Erik Eriksson était installé sur une banquette près d'une fenêtre donnant sur la cour. Son apparence était si différente qu'il m'avait fallu un moment pour le reconnaître. Ses cheveux blonds étaient épars sur ses épaules, mais une tresse mince et longue partait de sous sa chevelure pour retomber sur sa poitrine. Il portait un chandail de grosse laine aux motifs norvégiens. Un de ses genoux dépassait de la table, dévoilant un pantalon de cuir.

J'ai suspendu mon manteau à un crochet et je me suis assise en face de lui.

— Est-ce que je suis en retard ?

Il a levé les yeux en me souriant. Sur le bout de son nez étaient posées de petites lunettes rondes qui lui donnaient un air intellectuel. Je me suis soudain rendu compte qu'il souriait déjà, avant même que j'entre en scène. Cette observation m'a intriguée.

— Tu es à l'heure, a-t-il dit en retirant ses lunettes. C'est moi qui étais en avance. Je suis venu après mon cours à l'université.

Lui, à l'université ? La question est sortie plus vite que je ne l'aurais voulu.

— Je poursuis ma maîtrise en théologie. À un cours par session, ça devrait me prendre dix ans. Mais je ne suis pas pressé...

Il a interrompu le fil de sa pensée. J'avais l'impression qu'il regrettait une parole prononcée trop promptement. Je n'ai pas insisté et je me suis commandé un café. Puis mon attention s'est portée sur l'énorme livre qu'étudiait Erik à mon arrivée. L'écriture en était si minuscule qu'il m'aurait fallu une loupe pour la lire.

— Qu'est-ce qu'un travailleur social peut bien faire dans un cours de religion ?

Encore une fois, j'avais parlé malgré moi. Je m'en mordais la langue. Erik m'a observée attentivement avant de répondre. De mon côté, je demeurais silencieuse, en attente. Puis il a lancé :

— Théologie, pas religion. À ne pas confondre. Et toi ? Qu'est-ce qu'une étudiante en journalisme peut bien faire dans une école secondaire ?

Voilà ! J'étais prise. Il savait, j'en étais persuadée. Je ne le connaissais pas encore assez pour parler de mon enquête. Toutefois, la soirée commençait et j'espérais pouvoir lui en dire davantage, plus tard...

— J'arrondis mes fins de mois.

C'était la seule réponse que j'avais trouvée. Erik devait savoir que le travail de monitrice était bien rémunéré, car il a hoché la tête.

— Je comprends.

Comprenait-il vraiment ? Impossible de le deviner. J'étais néanmoins soulagée quand il a changé de sujet.

— Veux-tu voir un film ? À deux minutes d'ici, il y a un cinéma. Ce soir, c'est *Highlander*.

— Wow ! C'est vieux ça !

Son visage exprimait la surprise la plus totale. Il s'est repris en fermant son livre.

— Par définition, aucun film ne peut être vieux. La technologie du cinéma n'a pas encore cent ans.

Tu parles d'une interprétation ! Je ne l'ai pas contredit, mais j'espérais que le coût d'entrée ne serait pas aussi élevé que pour un film de l'année.



En sortant du cinéma, deux heures plus tard, nous avons marché jusqu'à la rue Saint-Jean. Comme je l'avais prévu, le quartier était achalandé. Mais maintenant que je connaissais l'identité de l'auteur de mon mystérieux télégramme, j'aurais préféré davantage d'intimité. Nous avons discuté du film avant de nous attarder sur le don que pouvait représenter l'immortalité.

— Quelle belle occasion ! ai-je déclaré en m'imaginant immortelle. Moi, je n'en finirais plus de voyager, de m'entourer de différentes personnes, d'apprendre des langues étrangères.

Erik ne partageait pas mon enthousiasme et nous avons poursuivi notre route en silence jusqu'à un restaurant japonais.

Heureusement, il est devenu jovial devant la cuisine exotique et nous avons discuté de choses agréables en mangeant. Ses yeux brillaient quand il évoquait son pays, les banquises et les fjords. Quand je lui ai demandé pourquoi il l'avait quitté, il s'est rembruni.

— Je ne pouvais plus y vivre...

À mon avis, ce n'était pas une réponse, mais je me suis bien gardée de lui en faire la remarque. C'était bon d'entendre son accent un peu rude quand il m'a raconté sa traversée.

— Tu es venu en Amérique en bateau !

Je n'arrivais pas à y croire. Habituellement, les personnes qui arrivaient au Canada en bateau étaient des immigrants illégaux ou des réfugiés. Quand je lui ai mentionné cela, il a repris son air distant avant de répondre :

— C'était moins cher.

À ce moment, j'ai décidé de prendre en main la conversation. Il n'était pas question de le perdre alors que j'avais réussi à le mettre dans d'aussi bonnes dispositions. J'ai donc commencé à parler de tout et de rien. Bon joueur, Erik riait de mes blagues même si elles n'étaient pas très drôles. C'est ainsi que nous avons parlé jusqu'à minuit. Nous étions les derniers clients et le serveur revenait constamment nous demander si nous voulions autre chose. Finalement, Erik s'est dirigé vers la caisse et je suis sortie l'attendre dans la rue.

Depuis deux jours, nous connaissions des températures au-dessus de la normale. Un léger manteau suffisait, même en pleine nuit, ce qui n'était pas sans plaire à la Québécoise que j'étais. Erik m'a rapidement rejointe et nous avons longé les maisons anciennes de la rue Saint-Jean. L'air était chargé d'effluves marins et l'humidité formait des filets de brume dans les rues qui descendaient vers la Basse-Ville. Je n'avais qu'un désir : me blottir contre Erik. J'ai glissé ma main sous son bras et je l'ai senti

poser la sienne sur mes doigts. De temps en temps, l'un de nous disait un mot ou deux. Puis le silence s'installait et chacun savourait la présence de l'autre.

Devant chez moi, nous nous sommes arrêtés. J'ouvrais la bouche pour l'inviter quand Erik a pris la parole :

— J'en ai très envie, mais je ne peux pas... Il faut que je parte.

Sans autre explication, il s'est penché vers moi et m'a embrassée sur la joue, avant de disparaître dans un pan de brouillard, en bas de la rue. Je suis demeurée là pendant quelques minutes, déçue, espérant en vain qu'il revienne.

Résignée, j'étais sur le point de rentrer chez moi quand quelque chose a attiré mon attention, plus haut, à une dizaine de mètres de la buanderie. Dans l'une des voitures stationnées, quelqu'un fumait. J'ai reconnu l'automobile : une grosse américaine qui paraissait grise. La même que l'autre nuit ! Ma curiosité l'a emporté sur la prudence et je me suis dirigée vers elle. C'était plus fort que moi : je devais en avoir le cœur net. Le chauffeur devait m'observer dans son rétroviseur, car il a démarré en trombe avant que je le rejoigne. Je suis restée plantée là, à regarder le véhicule s'éloigner. Une seule conclusion s'imposait : celui qui conduisait m'attendait. J'ai senti un vent de panique m'enivahir et je me suis ruée dans l'escalier jusqu'à

mon appartement. J'ai poussé mon divan-lit contre la porte, comme je l'avais fait la dernière fois, et j'ai eu beaucoup de difficulté à m'endormir.

Chapitre 11

LE LENDEMAIN MATIN, C'EST LA SONNERIE DU TÉLÉPHONE QUI M'A RÉVEILLÉE. Le temps de me ressaisir, j'ai allongé le bras pour prendre le combiné.

— Tu es toujours en vie ?

Cette chère Sarah. Je me doutais bien qu'elle n'avait pas dormi de la nuit, inquiète comme elle l'était. Tout de même, il n'était pas encore six heures du matin ! Je n'avais pas prononcé un mot qu'elle continuait déjà avec ses questions.

— C'était qui ?

Je lui ai répondu dans un bâillement.

— C'est vrai ? Chanceuse ! Raconte !

J'ai secoué la tête en signe de dénégation et, comme j'allais ouvrir la bouche, j'ai entendu une voix masculine derrière celle de Sarah. Un homme lui demandait de revenir au lit. J'ai souri en reconnaissant Daniel.

— Chanceuse toi-même ! Va rejoindre ton prince charmant. Nous, on se retrouve au restaurant demain matin et je te ferai un résumé de mon intéressante, mais dangereuse soirée.

Elle a raccroché, non sans se plaindre que si je reportais mes confidences, il lui en manquerait des bouts parce que je les aurais oubliées. Elle grognait probablement encore un peu en retournant auprès de Daniel.

Je me suis levée et me suis rendue dans la salle de bains. En y pénétrant, j'ai aperçu mon reflet dans le miroir. J'avais d'horribles cernes sous les yeux, preuve irréfutable de mon manque de sommeil. Après une brève toilette, je me suis dirigée vers la table où se trouvait mon sac à main. J'avais un travail à faire pour la semaine suivante. Aussi bien m'y mettre. Je tournais les pages de mon agenda quand le téléphone a sonné de nouveau. Le répondeur a pris l'appel et j'ai reconnu la voix de Sarah. Elle insistait pour que je réponde, clamant que je ne pouvais pas la laisser dans cet état d'ignorance. Je lui ai tiré la langue pendant qu'elle terminait sa plainte. À court d'arguments, elle a raccroché me rappelant qu'elle m'attendrait de pied ferme le lendemain matin, au café Le Hobbit.

J'ai noté ce rendez-vous dans mon agenda et j'ai vu que, dans la case du mercredi, j'avais inscrit : *Visite à la boutique Douves et donjons de la place Jacques-Cartier*. Mercredi, c'était dans quatre jours, j'avais tout le temps nécessaire pour faire mon travail universitaire. J'ai bâillé bruyamment et mes yeux se sont attardés sur le calendrier.

Je me suis recouchée en maugréant. Je ne verrais pas Erik lundi ; c'était journée pédagogique à l'école Saint-François. J'avais amplement de temps.



Il était passé vingt heures quand j'ai traversé la bibliothèque Gabrielle-Roy pour me rendre à la place Jacques-Cartier. La boutique Doves et donjons se trouvait quelques mètres sous le niveau de la rue. En prenant l'escalier roulant, j'avais l'impression de descendre dans les bas-fonds de la ville. Le rez-de-chaussée, si éclairé et achalandé, contrastait avec un sous-sol plutôt sinistre. Au plafond, des néons éclairaient le revêtement gris terne des murs et du plancher. Mais ce lieu sans attrait apparent me réservait une surprise.

J'avais imaginé que les parties de Donjons et dragons se déroulaient dans une boutique. Je me trompais. L'espace central était inondé de tables autour desquelles s'affairaient les joueurs, pour la plupart des adolescents. Et parmi eux se trouvaient Marc et Keven. Je ne m'attendais pas à les trouver là et, pour éviter de brûler ma couverture à l'école, j'ai continué tout droit sans regarder dans leur direction. Je marchais rapidement en observant leur reflet dans la vitrine. Par chance, ils ne sem-

blaient pas m'avoir vue. Lorsque j'ai atteint le couloir du fond, je me suis adossée au mur pour me cacher. J'ai ensuite jeté un œil sur les joueurs.

Il y en avait une vingtaine et tous semblaient absorbés par leurs parties. Devant eux, le matériel habituel : livres, feuilles, crayons et dés, ainsi que des figurines de métal. Debout derrière Keven, un homme d'une quarantaine d'années surveillait le jeu. Il était assez petit, à peine un mètre cinquante-cinq, mais il avait les épaules larges et solides. Ses cheveux grisonnants étaient lissés derrière les oreilles. D'épaisses lunettes aux montures de plastique noir grossissaient de manière grotesque deux yeux gris pâle. Chose certaine, ce n'était pas le géant que j'avais aperçu à l'université le 15 septembre.

Il fallait que je réfléchisse. Keven et ses amis allaient certainement quitter le centre commercial à la fermeture, soit à vingt et une heures. J'avais donc, au plus, cinquante minutes à attendre. Le propriétaire compterait sa caisse, rangerait le matériel, laverait le plancher. Ce qu'on fait habituellement quand on a une boutique. Et c'est à ce moment-là que j'irais lui poser mes questions.

Je me suis enfoncée plus loin dans le couloir pour explorer les lieux. Je ne venais pas souvent dans cette partie de la ville, préférant les habitués du faubourg Saint-Jean-Baptiste

au jet-set du nouveau quartier Saint-Roch. Ces souterrains avaient pourtant eux aussi leurs habitués. Pour preuve, sur un mur isolé se trouvait un babillard où on annonçait des meubles à vendre, des appartements à louer, des animaux à donner. Parmi ces papiers froissés et griffonnés, j'ai reconnu la publicité que j'avais sortie de la poubelle de Raymond Soucis concernant le GN du 31 octobre, au Domaine de Maizerets. Juste en bas de la feuille, quelqu'un avait ajouté, à la main, l'heure et la date d'une séance d'information et de préparation à l'école Saint-Joseph. Encore cette école ! Deux victimes et une réunion, ça ne pouvait pas être une coïncidence. Et c'était plus qu'il n'en fallait pour que j'y mette les pieds, histoire d'y voir plus clair. J'ai pris mon agenda et j'ai inscrit, à la page du 30 octobre : *Réunion d'information et de préparation pour un GN, école Saint-Joseph, 19 h.*

Puis je suis retournée à mon emplacement d'origine, au coin du mur. De l'autre côté, la partie suivait son cours. Je me suis assise un peu en retrait pour que personne ne m'aperçoive et j'ai sorti un roman de mon sac. Rien de mieux que la lecture pour passer le temps. Aujourd'hui, je me dis que si j'avais été plus perspicace, j'aurais pu prévoir ce qui allait arriver.

Chapitre 12

JE NE L'AVAIS ENTENDU QU'UNE SEULE FOIS. Pourtant, j'ai reconnu immédiatement ce qui m'a tirée de ma lecture une heure et demie plus tard. Le bruit était faible, mais persistant. Métal contre métal. Dans mon esprit, il n'y avait pas de doute. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, un autre combat avait lieu ici même, au sous-sol du centre commercial. Je me suis levée et j'ai longé le mur jusqu'au coin. L'espace central était désert et les boutiques étaient toutes fermées. Concentrée sur mon livre, j'étais passée tout droit. Tout à coup, quelqu'un quelque part a éteint les néons, me plongeant dans les ténèbres pendant quelques secondes. Puis les lumières de veille ainsi que celles des sorties de secours ont pris la relève, répandant dans les couloirs une lueur anémique.

Je me suis dirigée vers Doves et donjons. À travers la vitrine, je ne distinguais pas l'ombre du comptoir de celle des tables de jeu. Le combat que j'entendais ne se déroulait pas entre ses murs. D'ailleurs, le bruit que j'entendais ne provenait pas de là. Je me suis laissé gui-

der par le son. De l'autre côté de la boutique, le corridor faisait un crochet vers la droite avant de bifurquer vers la gauche, juste sous la rue Saint-Joseph. J'ai marché en demeurant prudemment près du mur. Il y avait dans l'air une odeur inhabituelle, semblable à celle du soufre, en plus suffocante. Et soudain, aussi dense qu'à l'université, un nuage de fumée s'est formé devant moi. Sur le coup, j'ai eu peur qu'il y ait un feu. Je me suis immobilisée, attendant que se déclenchent les gicleurs ou le système d'alarme. Rien ne se passait. Rien que ce nuage insolite et ce bruit familier. J'ai continué d'avancer. J'ai reconnu la sensation d'engourdissement, jointe à une humidité à vous glacer le sang. Avant de tourner le coin, je me suis arrêtée. J'étais terrifiée et excitée à la fois. Ces émotions affluaient dans mon cerveau et j'en étais étourdie. J'ai respiré à fond pour me calmer. La fumée me piquait les yeux et la gorge. Rassemblant mon courage, j'ai franchi le dernier mètre et me suis retrouvée à découvert.

Devant moi, deux adversaires s'affrontaient, l'épée à la main. Chacune des lames laissait dans son sillage une traînée blanche qui ne se dissipait pas. C'était donc le combat lui-même qui produisait ce brouillard asphyxiant. D'un côté, le tueur de l'université, avec sa cape noire, son capuchon et ses mouvements souples et

assurés. De l'autre, un jeune homme qui me tournait le dos, mesurant près d'un mètre quatre-vingt-cinq, soit presque autant que son rival. Ses vêtements étaient déchirés et souillés par endroits. Sur le sol, il y avait du sang que je devinais être le sien.

Dans les airs, les épées s'entrechoquaient avec une rare violence. Aucun des deux antagonistes ne semblait prêt à faiblir. Puis, pour parer un coup qui aurait pu lui être fatal, l'homme en noir s'est déplacé vers la gauche, forçant son adversaire à pivoter vers moi et à me montrer son visage. C'était Marc ! Alors, l'autre, c'était... Keven ? Était-ce possible ? J'étais prise de panique. Dans mon esprit, je n'arrivais pas à accepter que Keven soit le tueur. Je savais qu'il y avait de la colère entre eux, mais je ne les pensais pas capables de régler leur différend dans un carnage. C'était comme tuer une mouche avec un canon.

Je devais intervenir et empêcher la mise à mort qui allait résulter de ce duel. Horrifiée, j'ai voulu avancer vers eux. Mon corps a refusé d'obéir. J'étais figée sur place, comme dans le parc de l'université. Aucun son ne parvenait à sortir de ma bouche. J'étais forcée de laisser entrer en moi le fracas de ces armes qui butaient l'une contre l'autre, l'odeur de ce gaz qui me brûlait la gorge et me donnait la nausée. Malgré le dégoût que je ressentais, je ne parvenais

pas à détacher mes yeux de ce spectacle barbare qui faisait monter en moi l'adrénaline.

Quoique blessé, Marc faisait preuve d'une habileté surprenante et déployait des efforts qui me semblaient surhumains. Dans ses mains, l'épée paraissait légère. Il frappait et rendait coup pour coup. L'homme en noir n'avait pas la tâche facile. À constater la précision de leurs mouvements, il m'a semblé soudain que ce n'était pas la colère qui les motivait. Chaque geste était trop mesuré pour être dicté par une émotion aussi vive que l'envie de tuer.

Dans un ultime effort, l'inconnu a réussi à arracher l'épée de Marc, la projetant sur le mur, à quelques mètres de lui. L'adolescent s'est alors tourné vers le vainqueur et l'a regardé en face. La lumière rouge de la sortie d'urgence éclairait son visage et je lui ai trouvé un air trop paisible. Lentement, il a incliné la tête et a posé un genou sur le sol. Devant cette attitude de soumission, l'horreur m'a vite gagnée. J'avais déjà vu la scène une fois et je l'avais revue souvent dans mes cauchemars. Je voulais lui crier de s'enfuir, de ne pas accepter ce dénouement. Pourtant, je demeurais silencieuse. Je connaissais par cœur chaque étape de cette mise à mort et je les ai vécues avec Marc, dans l'impuissance qui m'était imposée.

L'homme à la cape a fait le tour de Marc et s'est placé juste derrière lui. Il a levé son épée

haut dans les airs, la lame vers le bas. Je l'ai entendu murmurer quelque chose et l'adolescent lui a répondu. Je ne pouvais pas distinguer les mots, mais il n'y avait pas de haine dans le ton de sa voix. C'était plutôt une paix entendue, comme si la fin avait été planifiée. Puis, comme au ralenti, j'ai vu l'épée s'enfoncer dans la clavicule de Marc. Le temps s'est arrêté. L'homme en noir est resté immobile, son arme soutenant le vaincu dont le sang se répandait par vagues sur la chemise en lambeaux. Au bout de ce qui m'a paru une éternité, il a retiré la lame. Marc s'est affaissé. Pas un soubresaut, pas un gémissement. Il était mort sur le coup.

La fin du combat avait affaibli les chaînes qui me paralysaient. Affolée, je me suis dissimulée contre le mur et j'ai retenu ma respiration. Je n'avais pas l'intention d'être une autre des victimes de cet être sanguinaire. J'ai fermé les yeux pour me calmer. Au bout de quelques minutes, j'ai regardé la scène de nouveau. Les murs, le corps, l'homme en noir, tout cela avait disparu dans la brume qui avait pris une consistance opaque. Seule la lumière rouge de la sortie de secours créait un dessin grotesque sur le plafond.

Tout à coup, j'ai entendu derrière moi un froissement de tissu. Contrôlant la panique qui grandissait dans mon esprit, je me suis tour-

née, la tête rentrée dans les épaules. L'inconnu se tenait si près que je ne pouvais fuir. J'ai levé les yeux vers le capuchon, mais mon attention s'est portée sur le métal de l'épée qui brillait dans la pénombre. L'arme était levée dans les airs, juste au-dessus de ma tête, prête à s'abattre sur moi. Mon regard allait de la lame au visage que je ne pouvais pas voir et j'ai fermé les yeux pour attendre la mort. J'ai senti une main chaude me caresser la joue, mais lorsque j'ai rouvert les yeux, l'homme s'était volatilisé et la fumée s'était dissipée. J'avais un goût âcre dans la bouche, un goût qui me rappelait l'odeur irritante. Je me suis rendu compte que je m'étais effondrée sur le sol, le dos au mur. Combien de temps étais-je restée inconsciente ?

J'ai cherché le corps de Marc. Il était là, à quelques pas de moi, inerte, face contre terre. Je me suis relevée, j'ai ramassé mon sac à main et je me suis dirigée vers lui. Il n'y avait aucune trace de sang ni sur le sol ni sur ses vêtements. Encore tremblante, je me suis agenouillée et je l'ai retourné doucement. Comme je m'y attendais, la bouche de Marc était couverte de l'écume blanchâtre du mystique.

Chapitre 13

— **C**OMMENT MARC A-T-IL PU ACCEPTER LA MORT AVEC CE CALME ET CE COURAGE QUE TU ME DÉCRIS ? C'EST INCONCEVABLE !

— Accepter la mort ? Est-ce que tu m'écoutes ? Quand je l'ai retourné, il n'y avait pas de trace de blessure. Volatilisée ! Il n'avait pas eu le temps d'en guérir, quand même !

J'étais hors de moi. En ce dimanche matin pluvieux, j'avais préféré inviter Sarah chez moi plutôt que de me rendre au café Le Hobbit. L'idée de raconter mon histoire dans un restaurant où le premier voisin pouvait entendre et faire un commentaire ne m'enchantait pas du tout. Dans mon appartement, il y avait de la musique en sourdine ; cela me rassurait. Depuis jeudi soir, je n'arrivais plus à trouver le sommeil. Ou plutôt, je le refusais, cherchant du réconfort dans mon violon. Malgré cela, je revoyais sans arrêt la scène atroce.

Je ne m'étais pas présentée à l'école Saint-François le vendredi matin, ni à l'université d'ailleurs. J'en avais été incapable. Pour exorciser mon histoire, j'avais décidé de la confier

à Sarah. Et là, alors que j'avais devant moi la seule personne qui pouvait me comprendre, j'avais envie de la mettre à la porte. À mon avis, elle n'avait rien compris de ce que je venais de raconter. Heureusement pour nous deux, Sarah n'était pas susceptible. Elle poursuivait :

— Ne vois-tu pas que ces éléments sont liés ? C'est certain que Marc devait accepter la mort, de la même manière qu'il avait accepté le combat. Ça devait faire partie d'un pacte. Il reste à savoir comment il a été entraîné dans cette histoire-là. Une chose est certaine : ces mouvements, Marc devait les avoir appris, comme une chorégraphie.

Sarah venait de mettre le doigt sur un détail important. Je me souvenais avoir eu cette impression, juste avant que la lame s'enfonce dans la clavicule de Marc. Il y avait d'abord eu ces enchaînements, cette rivalité sans colère et cet échange de paroles sans haine, avec résignation, comme s'il s'agissait d'une entente préétablie. J'ai fait part de cette observation à Sarah qui a ajouté :

— Je crois que tu brûles. Es-tu sûre de vouloir continuer ? Ça devient de plus en plus dangereux.

Comment lui expliquer que j'étais prise dans un engrenage et que je ne pouvais plus reculer ? Il y avait toutefois un élément que j'avais

omis de lui dire. Cette caresse sur ma joue, avant que je m'effondre sur le sol. Ce geste, chargé de tendresse. Un homme pouvait-il tuer d'une main et manifester de l'affection de l'autre ? Je l'ignorais, mais cette impulsion le trahissait. J'avais deux suspects sur ma liste.



Dans l'autobus qui me menait à l'école, le lundi suivant, j'ai croisé Keven et ses amis. Ils n'étaient pas allés à l'école de la matinée et avaient une mine terrible, surtout Keven. Inutile de chercher dans son visage la fierté propre au vainqueur. Je n'y lisais qu'un profond accablement. Je l'ai salué de la tête avant de descendre à l'arrêt. Il restait à vérifier l'état de Raymond Soucis.

Une odeur d'encens embaumait l'école ; on se serait cru dans une église. C'était l'heure du dîner et, pourtant, tout était silencieux. Les élèves circulaient à pas feutrés. Aucun cri, aucune course, aucune chamaillerie. L'école Saint-François au complet était en deuil.

Je m'étais trouvé un prétexte pour aller voir de près Raymond Soucis. Je ferais semblant d'avoir oublié mes clés et j'emprunterais les siennes. J'étais devenue tout simplement obsé-

dée par cette histoire. Je fonçais et ce n'était plus pour écrire mon article ni pour ma propre conscience, mais parce que j'aimais bien Marc et que je n'acceptais pas qu'il ait trouvé la mort d'une manière aussi sauvage. Si je pouvais éviter qu'un autre subisse le même sort, je devais intervenir.

En pénétrant dans le gymnase, j'ai senti le poids de la tristesse que portaient les élèves. Sans bruit, je me suis adossée au mur, près de l'entrée. Au centre, une dizaine d'adolescents étaient assis par terre en demi-cercle, autour de Raymond et d'Erik. Cette petite réunion avait été ciblée, car ces jeunes étaient tous des amis de Marc. Le travailleur social leur résumait ce qu'il avait lu dans les journaux et leur rappelait les dangers du mystique.

— Soyez vigilants ! Je ne sais pas ce qu'on vous propose, mais je vous conjure de vous méfier. Regardez le résultat.

Il brandissait la première page du journal qui titrait : *Le mystique fait une huitième victime*. Il fixait certains garçons avec intensité et supplication. Sa voix se brisait par moments, trahissant son impuissance à les convaincre. Derrière lui, Raymond, qui était jusque-là demeuré immobile et silencieux, venait de se lever et d'indiquer aux jeunes qu'ils pouvaient s'en aller. À cet instant, Erik m'a aperçue et m'a fait signe de l'attendre à l'extérieur. J'ai incliné la

tête et je suis sortie, me plaçant en retrait afin de voir par la fenêtre de la porte.

Erik s'est approché de Raymond. Il lui parlait avec rudesse et, à le voir gesticuler, je savais qu'il était en colère. Raymond niait ce qui m'a semblé être des accusations. Il secouait vivement la tête, implorant la confiance d'Erik. Et soudain, il a éclaté en sanglots. J'en étais toute remuée. Raymond Soucis en larmes ! Il ne manquait plus que ça. Mon dernier suspect venait de disparaître. Je me suis adossée à la porte du gymnase, aussi confuse que triste. Qui, alors, pouvait avoir commis les meurtres dont j'avais été témoin ?

Quand Erik est sorti en vociférant, j'ai décidé qu'il était temps de jouer cartes sur table. Mais pour cela, il allait falloir que j'attende qu'il se calme un peu.

— Je déteste la tournure que prend cette histoire, s'est-il exclamé en refermant derrière lui. J'ai l'impression que nos élèves sont impliqués dans quelque chose de louche et je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Et l'enquête des policiers qui piétine !

Erik a levé les bras, résigné, comme s'il admettait enfin son impuissance dans cette affaire. C'était l'occasion dont j'avais besoin. Je me suis jetée à l'eau.

— Je crois que j'ai des informations qui

pourraient t'être utiles. Je ne peux pas t'en parler à l'école, mais...

— C'est vrai ?

Sa surprise était touchante et, si la situation n'avait pas été à ce point tragique, j'aurais ri.

— Tu sais ce qui se passe ? a-t-il encore demandé. Pourquoi ne m'en as-tu rien dit quand on s'est vus ? Tu n'as pas confiance en moi ?

Il avait l'air sincèrement blessé, presque insulté.

— Tu ne m'aurais pas crue, ai-je dit, un peu penaude. D'ailleurs, je ne suis pas certaine que tu me croies, même maintenant, mais je n'ai plus rien à perdre.

Il m'a jaugeé pendant quelques secondes, essayant de comprendre le sens de mes paroles. La cloche a sonné et, sans réfléchir, j'ai sorti un bout de papier pour y inscrire mon numéro de téléphone.

— Je sais que tu es occupé ces temps-ci, mais si tu as une minute, appelle-moi. Je t'expliquerai.

Je lui ai glissé le papier dans la main et je me suis éloignée. Il me regardait, ahuri, et je l'ai entendu murmurer :

— Je n'ai pas le téléphone.

— Va dans une cabine ! ai-je lancé en m'engouffrant dans l'escalier.

Au diable l'image de l'homme des cavernes qui m'est venue à l'esprit à ce moment-là ! Erik était prêt à m'écouter et j'allais en profiter. J'avais tellement de choses à lui raconter. À commencer par les deux combats auxquels j'avais assisté.

J'attendais dans mon local depuis une dizaine de minutes et aucun élève n'était encore arrivé. Inquiète, je suis allée frapper à la porte de la classe de Mr. Smith. L'enseignant m'a ouvert, la mine dévastée.

— Je suis désolé, Ariane. M. Noël aurait dû te prévenir. Je lui ai dit que je préférais garder mes élèves cette semaine. Marc faisait partie de ma classe titulaire. Tout le monde est trop à l'envers.

Je lui ai répondu que je comprenais et je suis partie. Ça avait été bête de ma part de penser que la vie continuerait comme avant. L'école était affligée par tous ces décès. Et celui de Marc laissait une douleur plus persistante encore. Nul doute qu'il était aimé de beaucoup de gens. Tout à coup, je me suis sentie lasse et seule contre le courant. L'énergie intellectuelle que j'avais déployée, ajoutée au deuil de Marc, m'avait laissée complètement épuisée.

J'ai reconnu, à ma droite, la porte des toilettes des filles. Je savais qu'elles seraient désertes à cette heure-ci de la journée et je m'y suis engouffrée juste à temps ; des larmes coulaient

déjà sur mes joues. Je revoyais Marc, à genoux, la lame s'enfonçant en lui. J'imaginai la douleur, le sentiment de l'irréparable. Son corps s'affaissait sur le sol et moi, je me cachais, terrorisée à l'idée d'être la prochaine victime. Je me souvenais de cette caresse sur ma joue et j'en éprouvais encore un frisson d'effroi. Je me rappelais le goût amer sur ma langue. Je me suis penchée au-dessus de l'évier et je me suis rincé la bouche, incapable d'en effacer le souvenir. J'ai tiré sur un papier essuie-mains que j'ai imbibé d'eau froide avant de le presser sur mes yeux rougis. Ce geste m'a apaisée pendant un moment. Puis des voix me sont parvenues du corridor. Quelqu'un approchait. Je ne voulais pas que des élèves me voient dans cet état, alors je me suis précipitée dans une cabine.

— J'ai failli ne pas pouvoir venir. Smith n'arrête pas son sermon au sujet de Marc. Il parlait en français, ça te donne une idée de l'importance de son discours.

— Ouais ! Pauvre Marc ! Où est-ce qu'il en a trouvé ?

C'était Julie qui venait de poser cette question. J'ignorais qui était avec elle et pourquoi ces deux filles s'étaient fixé rendez-vous dans les toilettes à cette heure précise, mais je n'allais pas sortir pour le leur demander.

— Tu parles d'un arrogant ! On sait que c'est dangereux. Marc avait beau être du genre à se penser bon, je ne le comprends pas. Penses-tu que c'est Soucis qui lui en a vendu ?

— C'est possible. Je te dis que lui, ces temps-ci, il s'organise pour ne trop attirer l'attention. C'est pas moi qui vais lui poser des questions. Du moment qu'il me donne ce pour quoi je paie...

Décidément, il y avait, dans cette conversation, plusieurs éléments intéressants. Je me suis faite la plus silencieuse possible et j'ai continué d'écouter.

— Cette affaire-là va changer votre horaire de combat. C'est toi, la prochaine ?

— Non. Moi, je passe la dernière. Marc et Keven avaient tiré au sort pour savoir lequel serait le premier. Marc a gagné et ça a causé un froid entre eux.

— On a vu ça. Ils ne se parlaient plus.

— Il a dû se passer autre chose parce qu'ils se sont finalement réconciliés avant-hier. C'est une chance. Sinon Keven l'aurait eu sur la conscience.

Elles ont continué leur bavardage pendant quelques minutes puis sont ressorties. Pour ma part, je suis restée dans ma cabine à réfléchir. Non seulement Julie était au courant, pour les combats, mais en plus elle y participait. À l'entendre, elle n'établissait pas de lien entre

ces affrontements et le mystique. Moi, je savais qu'il y en avait un.

Raymond Soucis vendait de la drogue. Il n'y avait plus de doute là-dessus. Julie, Keven et Marc faisaient des combats, ça aussi, c'était confirmé. Mais quelque chose clochait. Je regrettais de ne pas voir mes élèves du reste de la semaine. Plus cette histoire évoluait, plus elle devenait confuse.

Lorsque j'ai poussé la porte des toilettes, le cours était presque terminé. Je n'avais plus rien à faire à l'école. J'ai tourné à droite pour descendre vers le secrétariat, mais j'ai figé sur place. Devant moi, à l'autre bout du corridor, Erik et Keven discutaient à voix basse. En m'apercevant, tous les deux m'ont simultanément gratifiée de leur sourire de séducteurs. Comme j'avais toujours les yeux enflés, j'ai changé de direction. Pas question qu'ils me voient dans cet état, eux non plus. Je me suis dirigée vers la sortie opposée, celle donnant sur le stationnement, à l'arrière de l'école.

C'était la première fois que j'empruntais cette porte parce qu'elle était éloignée de l'arrêt d'autobus. Ce jour-là, néanmoins, j'acceptais volontiers ce petit détour. J'ai longé le mur en me servant de mon sac pour me protéger de la pluie. Eh, oui ! Comme si cette journée-là n'était pas assez triste, il pleuvait. J'ai marché prudemment, regardant par terre pour

éviter les trous d'eau. En arrivant face au gymnase, je me suis arrêtée, aussi surprise qu'inquiète. Devant moi était garée une grosse voiture américaine grise.

Chapitre 14

L'ÉCOLE SAINT-JOSEPH ÉTAIT UNE TRÈS GRANDE ÉCOLE. Trois étages, quatre ailes formant un H avec l'édifice principal, des annexes mobiles et une rotonde au centre. De quoi étourdir les visiteurs. Le hall exhalait une odeur de planchers fraîchement lavés. Il n'y a que le soir qu'on peut sentir cette odeur-là dans une école.

Des panneaux indicateurs montraient le chemin jusqu'à la cafétéria où se déroulait la séance d'information. Je les ai suivis à travers le dédale d'escaliers et de corridors bordés de casiers. Lorsque, enfin, j'ai atteint mon objectif, j'en ai conclu que je devais être au deuxième sous-sol, au bout d'une des ailes du H.

La réunion était déjà commencée. Je suis entrée par l'arrière de la salle et je me suis trouvé une place un peu en retrait pour observer ce qui se passait. La majorité des personnes présentes avaient moins de vingt ans. Si les jeux de rôle avec les dés avaient surtout pour adeptes des garçons, les jeux Grandeur Nature paraissaient intéresser aussi les filles.

Les organisateurs parlaient et l'auditoire écoutait. Il ne m'a pas fallu longtemps pour repérer Raymond Soucis, à ma droite, au centre de la salle. Sa chevelure clairsemée ne passait pas inaperçue au milieu de ces adolescents et de ces jeunes adultes. Je me suis dissimulée derrière une colonne de manière à pouvoir le voir sans être vue. Raymond prenait des notes, fouillait dans un livre, retournait à ses notes. Il paraissait en dehors, comme s'il s'affairait à autre chose. C'est à peine s'il levait la tête, de temps en temps, pour écouter les responsables.

En prêtant l'oreille, j'ai reconnu les notions que Simon m'avait enseignées, ainsi que les principes de la partie avec Keven et Marc. Le vocabulaire représentait des concepts similaires. À cette pensée, j'ai eu un pincement au cœur. Je me suis demandé si Marc avait déjà participé à un GN. Ses mouvements avaient été tellement précis ! Une chorégraphie semblable à celle d'une danse ou d'un art martial. J'ai regardé les jeunes de la salle. Combien d'entre eux savaient manier l'épée avec autant d'aisance ?

Je les observais un à un, à la recherche d'un indice, d'un comportement qui les trahirait. Je n'avais pas fini de faire le tour quand les gens se sont levés. La séance était terminée. Une jeune fille blonde est sortie de la première ran-

gée et s'est avancée dans ma direction. Je ne l'avais pas encore remarquée. C'était Julie et, en la reconnaissant, j'ai reculé derrière la colonne pour éviter qu'elle me voie. Puis j'ai hésité. C'était l'occasion de poser mes questions, mais comment lui expliquer ma présence ce soir-là ? Tant pis ! J'en avais marre de mettre des gants blancs. Marc était mort ; je devais agir.

J'allais sortir de ma cachette quand j'ai aperçu Raymond qui suivait Julie vers la sortie du fond. La jeune fille s'est retournée et l'a attendu. Puis ils ont tourné à droite. Comme personne d'autre n'empruntait ce chemin, j'ai décidé de les suivre.

Je les filais depuis plusieurs minutes quand je les ai perdus de vue. J'ai couru au bout du corridor jusqu'à un escalier que j'ai grimpé rapidement. À l'étage supérieur, j'avais à peine sorti la tête que je l'ai rentrée aussitôt. Au fond de ce qui devait être une aile du H, Raymond déverrouillait une porte qui menait à l'extérieur. Comment pouvait-il donc avoir les clés de cette école ?

— Es-tu prête ? a-t-il demandé en pressant la clenche.

— Je pense que oui, a répondu Julie. C'est dans...

Je ne saisisais que des bribes de leur conversation. C'était suffisant pour en déduire qu'il

y avait entre eux quelque chose de plus que le lien professeur-élève habituel. J'ai attendu que la porte soit refermée pour bondir à la petite fenêtre de verre grillagé. Grâce à la lumière d'un lampadaire, je pouvais distinguer la silhouette de Raymond qui guidait Julie vers une voiture du stationnement. Il faisait sombre, mais j'ai néanmoins reconnu la grosse américaine grise suspecte. Raymond venait d'en ouvrir le coffre. Il s'est penché à l'intérieur et en a retiré un paquet étroit, long d'un mètre environ, recouvert d'une couverture de laine. Il l'a déposé doucement dans les bras de Julie. Celle-ci l'a soupesé avant de sortir de sa poche une pile de billets roulés qu'elle lui a remis en échange. Raymond les a comptés. Apparemment satisfaits, ils se sont serré la main et se sont quittés. J'ai juste eu le temps de me mettre hors de vue, car Julie est repassée devant moi pour disparaître dans la nuit. Raymond, lui, a démarré son automobile et a filé dans la direction opposée.

Je me suis retournée et me suis appuyée contre la porte. J'étais perplexe. À n'en pas douter, c'était une épée que venait d'acheter Julie. Vu les précautions prises pour cet échange, elle devait avoir une grande valeur, cette épée. Une très grande valeur. Plus insolite encore, si mon tueur en noir était Raymond Soucis, pourquoi ce dernier vendrait-il une épée à son adver-

saire ? Décidément, plus mon enquête avançait, plus elle s'embrouillait. J'avais encore bien des points à éclaircir avant d'aller voir la police.

Comme je n'avais plus rien à faire à l'école Saint-Joseph, j'ai poussé sur la porte pour m'en aller. Rien n'a bougé. Je me suis souvenue que Raymond avait dû utiliser sa clé pour l'ouvrir. Il l'avait probablement reverrouillée en sortant. Pour me rendre à l'entrée principale, j'ai longé le couloir jusqu'au milieu et j'ai tourné à droite en direction de la rotonde. À la jonction, j'ai pris à gauche, puis ensuite à droite. Et, en moins de cinq minutes, j'étais perdue. J'ai essayé en vain de revenir sur mes pas. Tous les murs, tous les corridors, toutes les portes se ressemblaient. Soudain, les lumières se sont éteintes. J'ai senti l'angoisse monter en moi. Personne ne savait que j'étais là. Puisque je n'avais pas l'intention d'y passer la nuit, j'ai hurlé :

— EST-CE QU'IL Y A QUELQU'UN ?

J'ai attendu. Pas de réponse.

J'ai répété.

Toujours rien.

À bout de patience, j'ai pris à gauche. J'avais dans les corridors sombres et silencieux, guettant le moindre bruit, la moindre source de lumière. J'enrageais. Le Centre de prévention des incendies aurait dû inspecter cet édifice. N'y avait-il pas de normes pour les bâti-

ments ? Sorties de secours ? Lumières d'urgence ? En cas d'incendie, les élèves laisseraient leur peau dans ce labyrinthe ! Puis je me suis raisonnée. Quelqu'un avait sûrement mis le système d'alarme en marche. C'était obligatoire dans une école secondaire. La police n'allait pas tarder à arriver. Le détecteur de mouvement avait certainement repéré ma présence.

C'est en m'immobilisant pour tenter de m'orienter que j'ai entendu des voix. Elles provenaient d'une cage d'escalier à ma droite. Jaugeant chaque marche du bout des pieds, je me suis enfoncée dans le noir, les mains appuyées sur le mur pour me soutenir. Ce passage était plus étroit qu'à l'accoutumée et descendait sur deux étages. J'apercevais, plus bas, une lueur jaune qui vacillait. Le système d'alarme n'était peut-être pas en fonction mais, au moins, il y avait quelqu'un pour me sortir de là.

Quand j'ai mis le pied sur la terre ferme, il faisait encore noir. La lumière venait de plus loin, de derrière la machinerie qui s'élevait au pied de l'escalier. J'entendais toujours les voix, dont celle d'une femme. Leur écho se mêlait au bruit de la fournaise et se répercutait sur les murs dans un grondement sourd. J'étais presque rendue quand je me suis accroché les pieds dans un fil. J'ai trébuché, me retenant de justesse à un tuyau brûlant. Le cri de douleur qui est sorti de ma gorge aurait pu

réveiller un mort. Peu importe qui se trouvait là, on m'avait entendue, c'était certain. Effectivement, quand j'ai repris mon équilibre, les voix s'étaient tues. J'ai continué d'avancer en contournant les derniers appendices de la fournaise pour me retrouver devant cinq marches qui menaient dans une salle d'entraînement. La pièce avait été creusée dans le sol, et on y respirait une forte odeur de transpiration. L'équipement nécessaire pour l'escrime était suspendu aux murs : plastrons, casques, gants et autres objets dont j'ignorais l'utilité. Au centre du mur extérieur, une porte était en train de se refermer. J'allais m'y engouffrer à mon tour quand une voix s'est élevée derrière moi, me faisant sursauter.

— Ariane ?

C'était Erik qui, sur le coup, paraissait aussi surpris que moi.

— Tu n'as pas idée à quel point je suis contente de te voir ! me suis-je exclamée en me retenant de lui sauter au cou.

Si moi j'étais soulagée, lui, par contre, avait un air méfiant.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je me suis perdue.

Il a conservé pendant un moment son regard soupçonneux. Puis, repoussant sans doute les questions qui lui venaient à l'esprit, il a soupiré et a levé les bras en me montrant le local.

— C'est beau de voir des jeunes qui ont à cœur leur sport. Il y avait un entraînement ici, ce soir, dit Erik. Comme Raymond avait une réunion et que ses élèves tenaient à s'exercer, il m'a proposé de prendre sa place. J'adore les voir répéter leurs mouvements. C'est tellement gracieux !

Je l'écoutais, abasourdie. Répéter leurs mouvements ? Sarah avait donc raison au sujet de la chorégraphie. Je me suis mise à observer la pièce avec attention. À ma droite, il y avait un sac de sport fermé qui mesurait au moins un mètre de longueur. J'ai ouvert la bouche pour demander ce qu'il contenait, mais Erik avait éteint la lumière et m'entraînait déjà vers l'escalier par lequel j'étais arrivée.

— Viens, on a terminé. Je vais te monter la sortie.

J'ai eu envie de lui désigner la porte que j'avais vue se refermer, mais j'ai renoncé. Déambuler avec lui dans le noir avait quelque chose d'alléchant. Erik a trouvé facilement son chemin dans l'enchevêtrement de corridors. Il me tenait par le bras et me sermonnait :

— Tu es chanceuse que je t'aie entendue. Un peu plus et tu passais la nuit ici parce que j'étais sur le point de m'en aller.

Je n'ai pas répliqué. J'étais un peu ébranlée par ce qui venait de m'arriver et aussi par ce que je venais de découvrir. Nous avons

atteint l'entrée principale en quelques minutes et j'ai respiré un grand coup en sortant. Le froid de la nuit était piquant.

— On n'est pas très loin de chez moi. Veux-tu venir prendre un café ?

J'ai fait oui de la tête. J'en avais besoin. Je l'ai suivi et nous avons contourné l'école pour nous rendre dans le stationnement. J'avais la tête pleine de questions et je sentais que c'était l'occasion ou jamais de lui parler de mon enquête.

Chapitre 15

ERIK CONDUISAIT EN SILENCE, ET J'APPRÉCIAIS SON MUTISME. Je savais que je ne pouvais pas justifier ma présence à l'école Saint-Joseph sans la relier à mon enquête. Je préférais me taire, sachant que, si j'ouvrais le bal, je ne m'en sortirais pas sans une foule d'explications qui allaient lui sembler plus farfelues les unes que les autres. J'attendais donc le bon moment.

Nous nous sommes engagés sur le pont de Québec. Une brume épaisse couvrait le fleuve et j'avais l'impression de franchir le pont-levis d'un château médiéval. De l'autre côté, nous avons roulé pendant quelques minutes sur l'autoroute, puis nous sommes passés devant la gare de triage de Charny où les multiples voies ferrées formaient une série d'encoches sur l'asphalte. Nous avons ensuite emprunté un chemin peu fréquenté et, enfin, la voiture s'est immobilisée. J'ai évalué que nous avions parcouru une trentaine de kilomètres.

— C'est ça que tu appelles *pas très loin* ?

Erik n'a pas répondu. J'ai scruté la nuit à la recherche d'une maison ou d'un immeuble à appartements mais, partout, je ne voyais que des terrains vagues. Nous étions près de la rivière Chaudière et le brouillard avalait la fin de la rue. La seule construction visible était cette vieille chapelle, à ma droite, à une centaine de mètres du chemin. Erik a inspiré profondément, comme s'il prenait une grande décision. Puis, sans me regarder, il est descendu de voiture. Je l'ai imité et l'ai suivi jusqu'au parvis.

— Tu habites là-dedans ? ai-je demandé en m'immobilisant sur la première marche.

— Pourquoi pas ? Elle n'est plus utilisée depuis longtemps. Je l'ai louée pour une bouchée de pain. Viens !

Croyant qu'il s'agissait d'une plaisanterie, je n'ai pas bougé. Erik a répété son invitation.

— Viens donc ! Puisque je te dis que c'est chez moi.

Le lampadaire de la rue éclairait son visage. Illuminé de la sorte, Erik avait l'air d'un ange, avec son calme, ses yeux clairs, ses cheveux blonds et longs, flottant sur ses épaules. Il ne lui manquait que les ailes.

Je lui ai souri et je l'ai laissé m'entraîner vers le portail qu'il a ouvert sans même l'avoir déverrouillé.

— Personne ne viendrait voler dans la maison de Dieu, a-t-il dit, répondant à ma question avant même que je ne la pose.

À l'intérieur, il n'y avait qu'une pièce et elle embaumait l'encens. Les traditionnels bancs de bois avaient été remplacés par un mobilier rustique et sombre. Des commodes et des bureaux étaient jonchés d'objets anciens. Je me suis avancée et je les ai observés, fascinée. Vieux livres, vieille argenterie, vieux blaireau, vieux rasoir, vieux miroir au verre tacheté. Un gant de dentelle, un bijou, un baril de vin auquel il manquait une planche sur le dessus. Un fusil très ancien, un poignard à la lame émoussée et des cornes de poudre. Dans un coin, un petit arbre planté dans un pot de faïence. Ailleurs, sur la moindre surface disponible, des croix. En métal, en bois, peintes ou sculptées, déposées sur un meuble ou accrochées aux murs de plâtre, entre les fenêtres en ogive dont les vitraux représentaient la Passion du Christ. J'avais la bouche ouverte des gens qui sont stupéfaits. Erik était resté debout près de l'entrée. Je lui ai jeté un regard où se mêlaient surprise et émerveillement. Au centre de ce qui servait de salon, sur une table basse, j'ai reconnu les livres de théologie de l'autre soir.

— Pourquoi est-ce que tu étudies la théologie ?

C'était la première question. Dans ma tête, elles se bouscullaient et j'essayais de mettre de l'ordre dans ce que je connaissais d'Erik. La théologie m'avait semblé un bon point de départ.

— Je cherche des réponses.

Peu éclairée, je continuais d'errer entre l'ameublement, ne touchant à rien de peur de briser quelque chose de valeur. Enfin, je me suis assise sur le divan et j'ai regardé Erik d'un œil interrogateur, l'invitant à poursuivre.

— J'ai étudié la théologie, les langues mortes, l'histoire, de la préhistoire à nos jours. Je m'intéresse à tout ce qui est ancien, parce que je suis moi-même une antiquité.

J'ai éclaté de rire. Lui, une antiquité ? Il avait à peine dix ans de plus que moi. Cependant, je trouvais l'image savoureuse. C'était vrai qu'il allait parfaitement dans ce décor. Son visage avait l'expression neutre des anciennes photographies et il se dégageait de lui une assurance riche d'expériences. Exactement comme l'ambiance de cette pièce. Mes yeux glissaient sur les objets, et un autre livre, sur la table, à mes pieds, a attiré mon attention. Je l'avais déjà consulté à la bibliothèque : *Québec et ses environs : ces lieux qui nous permettent de sentir notre Histoire*.

Une multitude de signets dépassaient des pages. Je me suis avancée pour le voir de plus

près à l'instant où Erik se penchait pour le ramasser avec les autres volumes. Nos têtes se sont heurtées violemment et je suis retombée sur le divan, étourdie.

— Pardon, Ariane. J'espère que je ne t'ai pas fait mal. Je suis tellement gauche.

Une main sur la tête, il se confondait en excuses en récupérant les livres sur la table.

— Quel désordre ! Je n'ai pas souvent de visite.

Il a déposé ce qu'il transportait sur une commode et s'est éloigné vers le fond de la chapelle. Le chœur, surélevé d'une marche, avait été transformé en cuisinette et Erik a entrepris d'y préparer du café.

— Alors, dit-il en revenant vers moi, si tu m'expliquais ta présence à l'école Saint-Joseph ? Tant qu'à y être, tu pourrais aussi me raconter pourquoi tu viens trois fois par semaine à l'école Saint-François.

J'ai failli m'étouffer devant une question aussi directe. Erik venait de déposer les tasses sur la table et il a plongé son regard dans le mien. Sans me quitter des yeux, il s'est assis dans un large fauteuil en face de moi et il a attendu que je réponde. Il m'était désormais impossible de me dérober. Et comme j'avais besoin de son aide, j'ai décidé de lui dire la vérité.

Je lui ai parlé des soupçons que j'avais à l'endroit de Raymond Soucis, de la conversa-

tion entendue dans les toilettes, des liens que j'imaginai entre le jeu Donjons et dragons et la consommation de mystique. Voyant son scepticisme, je lui ai fait le récit de ma nuit à l'Université Laval, du combat, de l'épée qui s'enfonçait et du cadavre sans traces de blessures. Je lui ai ensuite raconté la soirée à la place Jacques-Cartier et la mort de Marc, la chorégraphie des mouvements appris.

— Il va y avoir d'autres victimes. Keven et Julie. Est-ce que tu comprends ma discrétion des dernières semaines ? Je mène une enquête, Erik. Je suis journaliste.

Je lui débitais ces informations d'une traite parce que j'avais peur d'en oublier. Quand je me suis tue, Erik a gardé le silence pendant un long moment. Puis il a lancé :

— Raymond Soucis est déjà surveillé par la police.

Devant ma surprise, il s'est expliqué :

— Il y a deux mois que je travaille avec des agents de la brigade des stupéfiants pour recueillir le plus de preuves possible contre lui. Quand il sera arrêté, d'ici deux semaines, il n'est pas près de remettre les pieds dans la rue. S'il faut, en plus, qu'il y ait des meurtres là-dessous...

— Est-ce que tu me crois ?

— Bien sûr que je te crois ! Raymond Soucis est un grand escrimeur. Il a gagné plusieurs

championnats. Il pourrait battre n'importe qui avec une épée dans la main. Et ça fait dix ans au moins qu'il donne des cours privés à des adolescents. S'il utilise ses talents d'athlète pour charcuter ses élèves, il est bon pour la prison à vie.

— Mais il n'a charcuté personne !

J'avais presque crié, alors j'ai baissé la tête, penaude. J'avais l'impression qu'Erik ne voyait pas le côté occulte de cette affaire.

— Il n'y avait aucune blessure sur le corps de Marc, ai-je répété, d'un ton plus calme. On ne peut pas accuser Raymond de meurtre s'il n'y a pas de preuves.

— Il y a un témoin, toi. Peut-être fait-il quelque chose aux corps pour cacher la véritable cause du décès ?

— C'est possible. Il reste le problème de l'épée. Raymond est peut-être habile avec un fleuret, mais je t'assure que les épées que j'ai vues n'étaient pas de minces fils de métal. Elles étaient énormes.

— Une épée, c'est une épée !

Je l'ai regardé avec un sourire cynique. On voyait bien qu'il n'avait jamais abordé le sujet avec Raymond Soucis. J'ai continué :

— Est-ce que je t'ai dit que le tueur m'avait caressé la joue ? Ça m'effraie parce que Raymond m'espionne. Deux fois, j'ai aperçu sa voiture devant chez moi. Je sais qu'il me trouve

de son goût. Là, par contre, c'est carrément de l'obsession.

Erik est soudain devenu blême. Il a reposé sa tasse et s'est adossé à son siège.

— Il t'a suivie chez toi ?

— Suivie ? Non, je ne pense pas. La première fois, je descendais de l'autobus, il était près de minuit. Il y a eu aussi le soir où tu es venu me reconduire, après le restaurant japonais. J'ai reconnu l'auto, alors j'ai voulu voir le conducteur. Il a déguerpi quand je me suis approchée.

Cette partie de mon histoire semblait le préoccuper grandement et il a entrepris de me poser toutes sortes de questions sur ma relation avec Raymond Soucis, quelles avaient été nos conversations, nos rencontres. Je l'ai soupçonné d'être jaloux, mais je me suis gardée de le lui dire. Puis la conversation a dévié. Nous avons parlé de son travail à l'école, de mes études. Erik est finalement venu s'asseoir près de moi et c'est avec bonheur que je l'ai vu ouvrir une bouteille de vin.

Chapitre 16

AU MILIEU DE L'APRÈS-MIDI, LE LENDEMAIN, J'ÉTAIS ALLONGÉE DANS MON LIT. Rêveuse, je regardais le plafond, me remémorant les événements de la nuit précédente. Quand la bouteille de vin avait été entamée, Erik et moi n'avions plus évoqué mon enquête. Nous avions d'autres sujets à aborder pour mieux nous connaître. J'ai découvert qu'il avait une mémoire extraordinaire. Il avait retenu chaque parole que j'avais prononcée depuis que je le connaissais et en avait tiré les bonnes conclusions à mon sujet. J'avais l'impression qu'il lisait en moi comme dans un livre ouvert. Cette marque d'intérêt m'émouvait. Quand il est venu me reconduire, au petit matin, un sourire mélancolique attristait son regard. Après l'avoir embrassé, je lui avais proposé de passer la journée ensemble. Il avait refusé, s'excusant parce qu'il avait plusieurs dossiers à régler pendant la fin de semaine.

Des dossiers... Ça m'a rappelé le mien. Malgré les informations fournies par Erik, mon enquête n'avait pas avancé d'un poil et je cher-

chais toujours un lien entre les différents éléments. Raymond, le mystique, les combats, l'absence de blessures. Il fallait que je m'y remette. Je me suis levée, me suis fait un café et j'ai pris une douche pour reprendre mes esprits et me ramener sur terre.

Une fois rafraîchie, j'ai étendu mes documents sur la table et j'ai relu mon carnet, cherchant le rapport entre les différents meurtres, les lieux, les écoles fréquentées par les jeunes et les dates de leur décès. J'ai décroché le grand calendrier qui pendait dans mon armoire et j'y ai inscrit ces informations, case par case, selon la date de la mort. Ce n'est qu'une fois mon calendrier rempli que la conclusion m'a sauté aux yeux. Les événements se rapprochaient dans le temps ! De dix-sept jours entre les deux premiers, il n'y en avait plus que onze entre les deux derniers. J'ai alors compté l'intervalle entre les meurtres à partir de mes notes de départ.

SUR LES TRACES DU MYSTIQUE

Nom	Date décès	Localisation du corps
Steve Bernier	15 juillet	battures de Beauport (? jours)
Claude Castonguay	1 ^{er} août	anse au Foulon (17 jours)
Patrice Rioux	17 août	bord riv. Saint-Charles (16 jours)
Stéphane Duguay	1 ^{er} sept.	boisé aéroport de Québec (15 jours)
Frédéric Maltais	15 sept.	campus de l'U. Laval (14 jours)
David Roy	28 sept.	carrière de Beauport (13 jours)
Richard Sanschagrin	10 octobre	pied chutes la Chaudière (12 jours)
Marc Tremblay	21 octobre	sous pl. Jacques-Cartier (11 jours)

Quand j'ai eu terminé, je jubilais. Je venais de mettre le doigt dessus. Non seulement le délai entre deux combats raccourcissait, mais, en plus, cette décroissance était régulière, à raison d'un jour de moins à chaque victime. En suivant ce raisonnement, le prochain duel aurait lieu dix jours après celui de Marc. Soit... ce soir. Nous étions le 31 octobre.

Ce n'était plus l'excitation qui m'habitait, c'était la panique. J'ai levé les yeux vers la publicité trouvée dans la poubelle de Raymond Soucis. *GN 31 octobre*. J'ai bondi sur le téléphone. Sarah ne répondait pas, alors j'ai laissé un message avant de raccrocher. Erik n'ayant pas de téléphone, il m'était impossible de le joindre.

Je ne pouvais compter que sur moi-même. J'ai attrapé mon sac et je suis sortie ; il me fallait un costume pour passer incognito au Domaine de Maizerets.

Chapitre 17

LE BÂTIMENT PRINCIPAL DU DOMAINE DE MAIZERETS ÉTAIT UN VIEIL ÉDIFICE DE TROIS ÉTAGES RECOUVERT DE BOIS BLANC. Ses fenêtres à carreaux lui donnaient un air d'ancien manoir. Des sentiers permettaient de visiter un vaste terrain, boisé par endroits, dont les clairières étaient fleuries en été. Au milieu de ce parc se trouvait un lac artificiel qu'on traversait sur un pont de bois. L'ensemble rappelait les toiles de Monet. C'était le lieu idéal pour des photos de noces... ou pour jouer à remonter le temps.

Quand j'y ai mis les pieds, le soleil descendait derrière la Haute-Ville. Ses derniers rayons embrasaient encore le toit du Château Frontenac. Dans la direction opposée, la lune montait au-dessus du fleuve, ronde, immense et rougeoyante. Un vent d'automne s'infiltrait sous ma cape, seul déguisement que j'avais réussi à dénicher le jour de l'Halloween.

La partie n'était pas encore commencée, et les joueurs en costume s'activaient entre les vieillards en promenade, les cyclistes en randonnée

et les couples enlacés. Ils agissaient comme s'ils ne voyaient personne. Je suis passée devant le manoir et une voix familière m'a interpellée :

— Lady Ariane ! C'est bon de vous voir !

Je n'en croyais pas mes yeux. Raymond Soucis avait revêtu l'accoutrement d'un chevalier médiéval et avançait vers moi d'un pas leste. Il s'est incliné dans une révérence et je n'ai pu réprimer un fou rire quand je l'ai entendu de nouveau.

— Mes hommages, ma Dame.

Sa voix avait pris un ton noble, et il m'a tendu son bras pour que j'y pose la main. On l'aurait cru sorti d'un film de Robin des Bois. Il jouait d'ailleurs son personnage avec une telle candeur que je me suis demandé comment j'avais pu le soupçonner de meurtre. Je l'ai regardé de biais pendant qu'il me conduisait vers l'escalier. Son visage était radieux. Pas de doute, il était heureux de me voir. Ça m'a tout de suite mise mal à l'aise.

— J'ignorais que tu t'intéressais aux Grands Natures, Ariane. Si j'avais su, je t'aurais invitée moi-même. À moins que tu ne sois ici dans un autre but ?

Je ne savais pas où il voulait en venir, alors je l'ai suivi sans dire un mot. Nous avons marché sur la galerie pour nous rendre de l'autre côté de l'édifice. Cette section était dotée d'une large véranda meublée de fauteuils en osier.

Nous nous sommes assis, contemplant de loin la joute qui débutait.

Le silence nous oppressait. J'étais toujours persuadée que Raymond n'était pas dangereux. Je le trouvais même un peu naïf. Quelques mots ont suffi pour briser cette opinion.

— Tu as changé ma vie, Ariane.

Je me suis tournée vers lui. La naïveté s'était envolée. Raymond me parlait sans me regarder et sa voix était grave. Il fixait sans les voir les adolescents qui jouaient dans le sous-bois. Grâce à ce chapeau qui camouflait sa calvitie, j'ai pu constater qu'il était encore plus jeune que je ne l'avais cru. Vingt-huit ou trente ans tout au plus. Son visage était plus plaisant, presque beau. Raymond a coupé court à mes observations.

— Je sais que tu es au courant pour mon... commerce. Je me doutais que tu me surveillais. Julie me l'a confirmé. Il paraît que tu étais présente à la soirée d'information hier. J'aurais préféré...

— Comment ? l'ai-je coupé, incrédule. Comment Julie a-t-elle pu t'en parler ? Elle ne m'a pas vue, j'en suis certaine.

— Les choses sont rarement ce qu'elles semblent être. Peu importe si...

Il s'est interrompu. Son regard errait dans la nuit naissante. Ce qu'il voulait exprimer s'avérait un lourd fardeau.

— J'imagine que tu travailles pour la police. Est-ce que c'est ça ? Non, ne réponds pas. De toute façon, ça ne changerait rien. J'ai eu beau me raisonner, me dire que tu allais me dénoncer, ça ne fonctionne pas.

Encore ce silence. Raymond ne cherchait pas ses mots, il désespérait de trouver en lui le courage nécessaire pour poursuivre.

— Je suis obsédé par toi. Je rêve de toi la nuit. Je stationne devant ton appartement et je t'imagine endormie. La dernière fois, je paniquais à l'idée de m'être fait prendre la main dans le sac. Alors, j'ai fui. Crois bien que j'aurais préféré avoir le courage d'aller te parler. Aujourd'hui, je n'ai plus rien à perdre, puisque c'est évident que tu ne partages pas mes sentiments. Mais je ne voudrais pas que tu penses que c'est moi qui vends le mystique, parce que ce n'est pas le cas.

Il s'est tu et paraissait soulagé. Comment réagir face à des aveux semblables ? S'il existait un livre sur le sujet, je ne l'avais pas lu. Je n'avais que mes vingt et une années d'expérience de vie et ça me semblait insuffisant. Je sentais grandir un nœud au creux de mon estomac. Je n'ai pu que tendre le bras et poser ma main sur la sienne. Raymond a frissonné. Je ne l'aimais pas et ça le torturait.

— Tu te trompes sur un point. Je ne travaille pas pour la police.

Sur ce, je me suis levée. Qu'est-ce que je pouvais faire de plus ? Il a retenu ma main une minute avant de laisser tomber sa dernière phrase comme un coup de poignard.

— Je sais que tu fréquentes Erik. Méfie-toi, Ariane. Il n'est pas blanc comme neige, lui non plus.

J'ai accusé le coup d'un mouvement involontaire des épaules et j'ai descendu l'escalier. À quelques mètres de la véranda, Julie nous observait. Elle m'a fait signe de la main et est allée prendre ma place. J'ai atteint les arbres et je me suis retournée. Julie avait approché son fauteuil de celui de Raymond et elle lui parlait doucement. Je me suis enfoncée dans le boisé ; j'étais tout à l'envers.

Je revoyais la scène en marchant entre les arbres. Je comprenais désormais l'attitude de Raymond. Un détail, par contre, m'intriguait. Comment Julie avait-elle su pour la veille ? Elle ne m'avait pas aperçue, j'en étais vraiment certaine. Il n'y avait qu'une explication : c'était sa voix que j'avais entendue dans le dojo. Dans ce cas, Raymond avait raison. Erik était mêlé de très près à cette histoire.

Cette hypothèse me donnait froid dans le dos. J'ai marché plus vite pour rejoindre les groupes de joueurs avant qu'il ne soit trop tard. J'arrivais dans la clairière quand des hurlements m'ont fait reculer de quelques pas.

Devant moi, le XXI^e siècle n'existait plus. Le Moyen Âge régnait et la bataille était imminente. À ma gauche, une cinquantaine de jeunes brandissaient leurs épées en injuriant leurs ennemis. Ces derniers, à ma droite, ripostaient en agitant leur drapeau et leurs armes de la même manière. Puis, ne pouvant contenir davantage leur énergie, les deux armées ont dévalé leur colline respective, fonçant l'une sur l'autre, se heurtant au milieu de la clairière dans un fracas de bois et de plastique. Malgré leur arsenal inoffensif, l'affrontement était d'une rare violence. Des cris de guerre, de hargne s'élevaient des combattants.

Je les ai contournés avec prudence, impressionnée par leur acharnement à s'affronter. J'ai traversé la clairière en vitesse. La lumière de la pleine lune me permettait au moins de distinguer les individus les uns des autres à défaut de les identifier. C'était mieux que l'obscurité totale. Je me suis donc mise à chercher la silhouette familière de mon meurtrier. Je refusais d'imaginer son visage sous le capuchon. Je revoyais la main qui m'avait caressé la joue sous la place Jacques-Cartier et j'en tremblais d'effroi.

Je venais d'atteindre le bord du lac lorsque j'ai aperçu, de l'autre côté, deux participants qui s'éloignaient du groupe et s'enfonçaient dans la forêt. Ils étaient grands et paraissaient

déterminés à s'isoler. Constatant que c'étaient ceux que je cherchais, je me suis lancée à leur suite. À l'orée du bois, cependant, j'avais déjà perdu leur trace et j'ai dû pénétrer dans les broussailles, l'oreille à l'affût du moindre signe de vie... ou de duel à mort. Bien que le seul bruit que j'entendais fût celui de mes propres pas dans les feuilles mortes, j'ai foncé en ligne droite jusqu'à la plus proche trouée. J'étais encore dans l'ombre de la forêt quand j'ai reconnu l'odeur caractéristique. Un léger brouillard se levait par filets plus ou moins denses, me signifiant que j'avais pris la bonne direction. Des voix que je reconnaissais bourdonnaient dans mes oreilles et mes membres commençaient à s'engourdir. J'ai franchi les derniers mètres qui me séparaient de la clairière avant de les apercevoir, enfin.

Chapitre 18

AU CENTRE, PARMI LES HERBES HAUTES, DEUX HOMMES VENAIENT DE SE SALUER EN S'INCLINANT. Celui dont le visage était camouflé par le capuchon remettait un petit objet dans le creux de la main de Keven. Tous deux ont ensuite porté leurs doigts à leur bouche et, immédiatement, le nuage s'est intensifié, tournoyant au-dessus de leurs têtes. Les filets sont devenus des pans de brume et la clairière en a bientôt été complètement saturée. J'ai entendu le son déchirant, métal contre métal. Soudain, la force surnaturelle qui m'empêchait d'avancer a faibli, et j'ai senti qu'on m'ouvrait une brèche pour que je pénètre dans ce cauchemar. J'ai fait deux pas et j'ai été attirée jusqu'à être absorbée entièrement. Le monde autour de moi a cessé d'exister.

J'étais assise dans une arène bondée et animée. Au centre, Keven affrontait Erik. Ils étaient vêtus de costumes s'apparentant à ceux des gladiateurs romains. À chaque coup d'épée, une clameur s'élevait de la foule rassemblée pour se repaître de sang. Au bout de plusieurs

minutes de lutte, les adversaires ont subitement baisé leurs armes. La première joute venait de se terminer. Ils ont salué l'assistance avant de se tourner vers moi.

Keven a approché son épée de son front en inclinant la tête sans me quitter des yeux. On aurait dit un rituel de cérémonie. Il n'avait plus ses lunettes et avait perdu son air juvénile. Ici, il était un guerrier.

Le rejoignant, Erik l'a imité dans une attitude de déférence, tandis que ses prunelles grises réclamaient mon assentiment. Trop étourdie pour en comprendre les conséquences, j'ai incliné la tête en signe d'approbation. Erik a paru satisfait et a pivoté vers Keven, amorçant le deuxième engagement.

Le grincement du métal, la chorégraphie presque gracieuse et les mouvements contrôlés m'ont tirée de ma torpeur. Un sentiment d'urgence germait dans mon esprit. Peu importe où j'étais, je connaissais l'issue de ce duel. Je ne pouvais l'accepter. Oubliant la démence des spectateurs surexcités, je me suis précipitée au centre de l'arène, me plaçant volontairement entre Erik et Keven au moment où ils éloignaient l'un de l'autre.

La foule a suspendu son délire. Erik et Keven m'ont dévisagée, consternés. Puis, d'un geste d'Erik, l'arène a disparu, de même que les gens qui y étaient assis. Keven a retrouvé

son costume médiéval et ses lunettes. Il était visiblement contrarié. Erik, lui, demeurait impassible. Il s'est approché de son adversaire, lui a murmuré quelque chose à l'oreille et l'adolescent s'est enfui vers le bois.

— Non ! ai-je hurlé. Keven, attends !

J'ai eu beau l'appeler, il m'a ignorée et a disparu dans la nuit. Je me suis tournée vers Erik en fixant le trou noir qui cachait encore une fois son regard. Il avait reposé son arme, mais je me suis rendu compte que j'étais terrifiée à l'idée d'avoir passé la nuit avec lui. Je n'avais qu'une envie : lui crier les insultes qui affluaient dans mon esprit. J'ai quand même été surprise d'entendre sa voix.

— Je suis content de te voir, Ariane.

Je craignais qu'il reprenne son arme pour me terrasser, alors je restais sur mes gardes, prête à déguerpir au premier signe de danger. Devinant mes appréhensions, Erik a levé un bras et a abaissé son capuchon. J'ai deviné, plus que je n'ai vu, son sourire si triste.

— Pourquoi ? ai-je demandé d'un ton suppliant.

— Parce que c'est la seule façon de briser la malédiction.

Il a fait un pas vers moi. Devant mon recul, il a ajouté :

— Ne crains pas mon épée. Elle n'existe pas. Pas plus que celles de Keven, de Marc ou des

autres. Elle disparaîtra dans quelques minutes, car il n'y a pas d'arme. Ce n'est qu'une illusion.

Il s'est assis par terre, les jambes croisées et m'a invitée de la main à le rejoindre. La lune disparaissait derrière les arbres et, dans sa faible lumière, je discernais la silhouette sombre d'Erik sur le sol. Il avait l'air anéanti. Prudente, je me suis laissée tomber dans l'herbe humide, à un peu plus d'un mètre de lui.

— Je ne comprends pas.

J'avais prononcé ces mots parce qu'ils étaient les premiers à émerger du chaos de questions qui régnait dans mon esprit. Erik a levé la tête. Je sentais l'intensité de son regard qui pesait sur moi.

— Viens avec moi, a-t-il murmuré, en tendant le bras.

Dans le creux de sa main, je discernais un objet sombre. Je l'ai pris et l'ai palpé du bout des doigts. C'était une petite feuille arrondie au contour en dents de scie. Elle était lisse d'un côté et rugueuse de l'autre.

— C'est le mystique ? ai-je demandé.

Erik a approuvé en hochant la tête.

— Je ne veux pas finir comme Marc. Je ne...

Je sentais monter la panique. Percevant mon inquiétude, Erik a insisté :

— Il ne t'arrivera rien, je te le promets.

Encore aujourd'hui, je ne comprends pas la force qui m'a poussée à mettre le mystique

dans ma bouche. La voix d'Erik m'a alors semblé sortir d'outre-tombe, lointaine et éthérée.

— La mort est comme le sommeil. Quand on est enfant, on ne veut pas dormir ; il est toujours trop tôt. Avec les années, on comprend qu'on a besoin de sommeil. Il en va de même avec la mort. Il faut avoir vécu longtemps pour en avoir envie.

J'écoutais son allégorie, refusant d'accepter ce que cela impliquait. L'engourdissement m'envahissait jusqu'à m'étourdir. Autour de nous, il n'y avait plus de lune, plus de forêt. Le mur de brume s'est solidifié jusqu'à prendre la densité de la pierre et, au bout de quelques secondes, le monde réel a cessé d'exister.

J'étais assise sur le sol d'une caverne de toute évidence forgée par la main de l'homme. Au-dessus de ma tête, des rayons de lumière filtraient à travers la voûte d'un encorbellement de pierres entassées les unes sur les autres. La pièce mesurait dix mètres de profond sur autant de large. Au centre, sur le sol de terre battue, des cailloux formaient un cercle vide assez grand pour y allonger un corps humain. Une multitude d'objets avaient été déposés de chaque côté. Une hache, des fourrures, des vases de terre cuite, des bijoux d'un métal cuivré et des outils dont je ne reconnaissais pas l'utilité.

— Je devrais reposer ici, depuis deux mille ans.

Erik me montrait le cercle vide en ouvrant les bras et sa voix résonnait sur les murs. J'avais les mains moites et, dans ma bouche, la feuille avait désormais un goût amer qui ankylosait ma langue. J'avalais avec peine. Erik s'est levé et sa voix a empli la pièce d'un grondement menaçant.

— Nous sommes chez moi, dans MON tumulus. C'est à dire dans ma tombe.

Je le fixais avec intensité, plus convaincue que jamais d'avoir commis une erreur en acceptant le mystique. Cet homme était fou et m'entraînait avec lui dans sa démente. Pourtant, je devais admettre que je n'étais plus dans le parc. À en juger par l'éclat de la lumière extérieure, nous étions en plein jour. Qu'était-il advenu du reste de la nuit ? Et où étions-nous ? Sa tombe ? Quelle tombe ? Erik n'était pas mort puisqu'il se tenait devant moi à faire les cent pas autour d'une série de cailloux alignés dans le sable. Je ne comprenais pas ce qui se passait, mais je savais que j'étais prise au piège et ne voyais aucun moyen de m'en sortir. Je sentais également que j'allais devoir subir cette colère que je voyais monter dans les yeux d'Erik.

Il avait cessé de marcher et, comme s'il était déjà fatigué de cette mascarade, il s'est s'écrasé sur le sol, les jambes croisées, la tête appuyée dans le creux de ses mains. Quand il a repris

la parole, son ton était plus calme. Son regard lointain n'exprimait plus rien.

— Il m'arrive de m'emporter, quand l'impatience me gagne, quand je n'en peux plus d'attendre. Je t'ai promis une explication, alors je vais tout te raconter depuis le début.

Chapitre 19

*J*e suis né, il y a plus de deux mille ans, dans le nord de l'Europe, dans une région où les glaciers ne se retirent jamais. J'étais la gloire de ma famille et j'aspirais à devenir le plus grand guerrier du clan. Dans la vie, je n'avais que deux intérêts : la guerre et Alésia. Alésia était la plus douce et la plus belle femme du monde. Chaque fois que je la voyais, je redevais un gamin gêné et maladroit. Il n'y avait qu'un seul obstacle entre Alésia et moi. Cet obstacle s'appelait Adronix. C'était son mari et mon meilleur ami.

As-tu déjà aimé, Ariane ? As-tu déjà aimé au point d'en être malheureuse ? Peu importe, ne me réponds pas. De toute façon, tu dois savoir qu'on ne choisit pas qui on aime. Ça nous tombe dessus au moment où on s'y attend le moins. Et quand cet amour est impossible, ça nous rend malade. Autour de moi, l'amour a tout détruit.

Tu l'as compris, j'aimais la mauvaise personne et je n'avais pas l'espoir d'être un jour aimé en retour. J'en avais pris mon parti. Je l'admirais de loin, sans me trahir. Je souhaitais qu'Adronix périsse avant moi dans une de ces guerres qui ravageaient

le pays. Je savais que, si la chose arrivait, je demanderais sa veuve en mariage sur-le-champ.

Le père d'Alésia était le chef du village voisin. Adronix et sa femme y habitaient depuis leur mariage. Cet éloignement me permettait de vivre presque normalement, tant que je ne pensais pas à eux. Et puis, un jour, ce qui devait arriver arriva.

Un homme mourut et la région fut divisée autour de la succession. Mon village et celui d'Alésia se retrouvèrent dans des camps adverses. Adronix et moi avions passé notre vie à nous entraîner ensemble, tels deux frères de sang. Je connaissais ses points faibles, il connaissait les miens. Je ne pouvais pas l'affronter. Le pire, c'était que si notre armée défaisait la leur et qu'Adronix y trouvait la mort, Alésia ne me le pardonnerait pas. J'étais perdu.

C'est pour cette raison que, lorsqu'on prépara la bataille, je me suis porté volontaire pour défendre le village et servir d'arrière-garde. J'endurai sur le coup les regards des anciens que je déshonorais. J'étais le meilleur. Étais-je devenu un couard ? Que leur répondre ? Cependant, je ne cédai point et on me confia finalement la défense des habitants. J'étais soulagé, j'avais l'impression de ne pas me mouiller. Je pourrais au moins dire à Alésia que je ne me trouvais pas sur le champ de bataille. Peut-être qu'ainsi elle m'accepterait auprès d'elle. Cette passion me dévorait. J'en étais malade. Car, déjà, je souhaitais la mort de mon meilleur ami.

Les guerriers étaient partis depuis près d'une semaine. J'avais posté des gardes nuit et jour pour avertir en cas d'attaque sournoise. Cette nuit-là, c'est moi qui faisais le guet. J'étais impatient de voir cette guerre se terminer, car même si j'avais gardé secret mon amour et mes plans d'avenir avec Alésia, je savais que je trahissais Adronix.

C'était une nuit froide, profonde et noire. Nous avions allumé des torches le long de la palissade et l'odeur du soufre se mêlait aux effluves sauvages. Nous étions à l'affût, attentifs aux bruits de la forêt. Malgré cela, nous n'entendîmes pas les archers lancer la première offensive. Des flèches percèrent la nuit et mes compagnons commencèrent à tomber un à un. J'eus à peine le temps de me protéger avec mon bouclier. Des guerriers sortirent de l'ombre, par dizaines, l'épée brandie haut dans les airs. Je me trouvais, avec mes compagnons, devant la porte du village. Pour y entrer, il fallait qu'on me passe sur le corps. J'étais prêt.

Les hommes me foncèrent dessus, plus féroces les uns que les autres. Toujours, je les repoussais. J'entendais derrière moi le cri des druides qui alertaient les femmes et les enfants. Nous devions retenir l'ennemi afin que tous les habitants aient le temps de se sauver. Sinon ce serait un véritable carnage.

Au bout d'un moment, je fus pris en combat singulier. Je ne distinguais pas le visage de mon adversaire. Cependant, malgré l'obscurité, sa

silhouette m'était familière. Sa façon de parer mes coups me rappelait quelqu'un. Était-ce lui ? Adronix ? Pourquoi n'était-il pas sur le champ de bataille ? Ses gestes étaient empreints d'une telle férocité que, dans la profondeur de la nuit, j'avais l'impression de me battre contre l'ombre d'un démon. Et je ne pouvais pas l'arrêter.

Lorsque quelqu'un jeta des torches par-dessus la palissade, je vis enfin son visage peint de rayures bleues et noires. C'était bien lui.

— Adronix !

J'avais prononcé son nom dans l'espoir qu'il reconnaisse ma voix, mais son comportement demeura inchangé. Je me contentai alors de parer ses coups. S'il se rendait compte que je ne ripostais pas, il cesserait peut-être de frapper ? Or, sa rage décupla face à mon impassibilité. Je reculai d'un pas. Au fond de moi, je savais que je ne pourrais pas tuer Adronix. C'était mon meilleur ami et je refusais de condamner Alésia à une vie de misère. Si je ne pouvais pas l'avoir, il fallait qu'elle reste avec lui.

J'entendais les pleurs des enfants et les cris des femmes qui préparaient leur fuite. Dans la lumière des torches, je voyais autour de moi mes compagnons d'armes, gisant sur le sol, ensanglantés. L'ennemi arrivait en plus grand nombre. J'étais désormais seul devant la porte. Et je ne me battais pas. Je pensais à Alésia.

C'est à ce moment qu'Adronix me transperça de son épée, et que je m'écroulai. Sans même me

regarder, il m'enjamba et, avec ses hommes, il prit d'assaut le village. Peu d'habitants avaient eu le temps de fuir. Je n'étais pas encore mort, sauf que j'étais incapable de me relever. Je sentais la douleur et le sang qui s'écoulait de mon corps. Le sol devenait de plus en plus chaud dans mon dos. J'entendais les cris des enfants qu'on égorgeait, des femmes qu'on violait. Je voyais les flammes des maisons qu'on incendiait.

Soudain, l'obscurité envahit mon esprit. Pendant je ne sais combien d'heures, j'ai dû être mort. Je me suis réveillé le lendemain, au lever du soleil. La fumée s'élevait du village désert. Il n'y avait que des cadavres sur le sol. Et moi, toujours en vie. Ma blessure avait disparu, mais le sang qui s'en était écoulé tachait encore mes vêtements. Je ne comprenais pas ce qui m'était arrivé, mais j'ai eu peur. Une peur impossible à contrôler. Je me suis enfui.

Quelques jours plus tard, je compris la fureur d'Adronix. Il m'avait peut-être reconnu ce soir-là. Cependant, même si ça avait été le cas, son attitude n'aurait pas été différente. Au début de cette nuit terrible où j'aurais dû mourir, l'armée de mon village avait assailli le sien. Dans le massacre qui avait suivi, Alésia avait été violée et éventrée. Elle portait leur premier enfant. Adronix avait alors mené ses hommes dans une vengeance qui ne prit fin qu'avec l'extermination de tous les miens.

Des druides m'avaient vu affronter Adronix. Ils m'avaient observé, du haut de la tour, lorsque

je me contentais d'esquiver les coups. Pour eux, j'avais abdiqué. Jamais ils ne m'avaient vu me battre avec aussi peu de vigueur. Ils s'étaient souvenus que j'avais refusé le champ de bataille. J'avais préféré demeurer sur place pour défendre ces habitants que j'avais ensuite livrés à l'ennemi. Il ne leur avait pas fallu longtemps pour en conclure que je les avais trahis. Certains de ces druides avaient survécu à la tuerie et ils ont utilisé leurs pouvoirs pour jeter sur moi la pire des malédictions, me condamnant à une guerre sans fin.

Ils m'ont interdit les portes du royaume des morts, à moins que je ne trouve un adversaire à la hauteur de mes talents, que je me batte contre lui de toutes mes forces et que je sois vaincu par son épée. Pour respecter tous ceux qui avaient péri par ma faute en ce jour fatidique, je devais accomplir mon destin en respectant les honneurs réservés aux morts. Je ne pouvais me battre que pendant la moitié claire de l'année, entre la fête de Beltane et celle de Samain, soit entre le premier mai et le premier novembre, le jour de la fête des Morts. Sans quoi, je serais condamné à errer éternellement.

J'ai d'abord cru ma situation enviable et je ne me suis pas préoccupé de mon état. J'avais l'éternité devant moi. Cependant, sans que je comprenne pourquoi, mes combats avaient toujours lieu dans l'ombre. Il m'était donc impossible de goûter la gloire qui aurait dû émaner de ces victoires. De plus, je devais changer de région pour ne pas atti-

rer l'attention, car je ne vieillissais plus. Au bout de cinq cents ans, à force de tuer des pauvres hommes, j'étais si rongé de remords que je souhaitais la mort. J'affrontais guerrier après guerrier et, chaque fois, j'étais vainqueur. Si je me laissais battre et que je mourais un jour, je me réveillerais le lendemain matin, indemne. L'ironie de ce destin, c'était que plus je me battais, meilleur je devenais. Je devais donc chercher plus longtemps pour trouver quelqu'un à ma hauteur.

Puis, un jour, un peu après la fin du Moyen Âge, les duels ont été interdits par la loi. Il m'est devenu presque impossible de trouver un adversaire. C'est là que j'ai dû plonger au cœur de mes racines et retrouver le savoir oublié des druides. J'ai cultivé une plante qui permet de transporter l'esprit hors du corps. C'est ce que tu appelles le mystique, une plante parasite qui pousse sur certains arbres d'Europe. Sa composition chimique change selon l'arbre sur lequel elle pousse. Le mystique est un gui spécifique qui prend racine sur un arbre spécifique. Or, comme tous les guis, c'est une plante hallucinogène très puissante.

Elle possède la propriété exceptionnelle de modifier l'état de conscience et d'amener l'esprit dans un vide spatiotemporel. La brume que tu vois n'est que le remous causé par ce déplacement de l'esprit. Avec le temps, elle se crée naturellement autour de moi, car je garde l'empreinte de ces nombreux voyages. À partir du moment où j'ai commencé à

SUR LES TRACES DU MYSTIQUE

*l'utiliser, je n'ai plus craint la justice des hommes.
Il ne me restait qu'à convaincre mon adversaire
de me suivre.*

Chapitre 20

UN LOURD SILENCE A SUIVI. Erik semblait encore plongé dans la douleur et dans la honte. Il respirait lentement, comme si l'air qui entrait dans ses poumons apaisait la brûlure qui rongait son âme.

Je me souvenais de la veille, chez lui. Je revoyais l'arbre qui trônait au fond de la chapelle. Il y avait une plante enroulée autour du tronc. Le mystique... L'image globale du casse-tête prenait forme peu à peu. Mais il y avait toujours des pièces manquantes. J'ai exposé la première :

— Et Raymond Soucis ?

Erik m'a souri pour la première fois. Il revenait sur terre et paraissait amusé par ma question.

— Raymond n'a rien à voir dans tout ça. Rien... ou presque. Il aurait pu être un excellent adversaire. C'est un escrimeur hors pair. Je le surveille depuis des années. Il vend de la drogue, mais n'en prend pas. Il ne m'aurait jamais suivi jusqu'ici. Par contre, ses clients, eux, ont sauté sur l'occasion.

J'essayais de démêler le fil de sa pensée, reliant entre elles les différentes informations. Je comprenais pour Raymond. Ce que je savais de lui me permettait de croire qu'il n'aurait jamais accepté le duel à mort. En ce qui concernait les adolescents, il me fallait des éclaircissements.

— Comment as-tu pu convaincre les jeunes ?

Erik a posé sur moi un regard plein d'indulgence. Je ressentais une sympathie nouvelle ; j'avais pitié de l'homme qui se trouvait en face de moi. Ce n'était qu'un prisonnier du temps sur qui pesait un jugement cruel. Je me suis approchée de lui, me laissant glisser sur le sol.

— Continue, ai-je murmuré quand j'ai été si près de lui que mes genoux touchaient les siens.

— Il y a dans la société des gens pour qui le besoin d'adrénaline crée un manque perpétuel, impossible à assouvir. Ils s'adonnent aux sports extrêmes avec une frénésie obsessive. Ils montent les échelons, un à un, jusqu'à l'anéantissement. Les élèves de Raymond passent du jeu de rôle théorique, au jeu d'ordinateur, au jeu Grandeur Nature, toujours à la recherche de plus de réalisme, de plus de sensations fortes. Ils veulent sentir la force, la peur, avoir le goût du sang dans la bouche. Moi, je demeure en

retrait, les surveillant de loin, attendant qu'ils atteignent le seuil critique : le moment où cette soif est plus grande que les moyens pour la satisfaire. C'est là que j'entre en scène et qu'ils acceptent de m'affronter en combat singulier. Je n'ai que six mois par année pour essayer d'accomplir mon destin. Et, puisque ces combats m'épuisent, je suis forcé de les espacer dans le temps. Je raccourcis les intervalles pour donner plus de chance à mon adversaire tout en m'assurant d'être à la hauteur. C'est la seule façon de me libérer de cette malédiction.

Pendant qu'Erik parlait, je revoyais le corps de Marc. Il ne portait aucune trace de combat alors que j'avais vu l'épée s'enfoncer dans sa chair.

— C'est donc un jeu ! me suis-je exclamée. Mais ces mouvements, cette chorégraphie, ils ne les ont pas appris en faisant de l'escrime !

— Bien sûr que non. Quand j'ai choisi les candidats, je les entraîne moi-même, par petits groupes, dans une discipline complémentaire à l'escrime. Je terminais un entraînement à l'école Saint-Joseph quand tu es entrée dans le local hier soir. Julie venait d'apporter son nouveau fleuret.

— Alors, dans le sac à côté de la porte, il y avait...

— Des fleurets. Oui, je les entraîne avec ces armes. C'est seulement quand ils sont fin

prêts et qu'ils ont des chances de me vaincre que je leur offre le mystique leur permettant de combattre à l'épée. À partir de là, il n'y a pas de retour en arrière et l'aboutissement est celui que tu connais.

— Et ils acceptent la mort ?

J'avais presque hurlé ma question, car je n'en croyais pas mes oreilles. Erik avait manipulé ces jeunes depuis le début. Leur avait-il avoué le but ultime de ces combats ? J'allais le lui demander quand il a poursuivi :

— Tu remarqueras que les sensations ressenties dans cet univers sont assez différentes de celles du monde réel. Jusqu'où peut-on aller avant que l'esprit ne donne le signal d'alarme ? Je l'ignore. Je n'ai pas encore trouvé la limite. Par contre, je sais que si on meurt ici, on meurt également dans le monde réel. C'est ma seule certitude.

Je l'écoutais et j'établissais enfin les derniers liens entre les événements. Raymond, les adolescents, la drogue, les épées. Je voyais l'image, le casse-tête dans son entier. Il ne restait qu'à justifier mon rôle dans cette histoire. J'ai posé la question à Erik et, en entendant sa réponse, j'ai compris que j'étais passée plus près de la mort que je ne l'avais cru.

— Ça, c'est le mystère de la nature. Il arrive, et c'est très rare, qu'une personne soit aspirée dans le remous spatiotemporel, comme s'il

s'agissait d'un tourbillon dans l'océan. Tu étais au mauvais endroit, au mauvais moment. Si ça n'avait été de l'auto-patrouille à l'Université Laval, je t'aurais tuée. C'était inévitable. Si je t'ai séduite, c'était pour pouvoir te faire disparaître, discrètement. Mais plus tard, je n'ai pas pu, j'aurais voulu...

Erik s'est tu et a allongé le bras pour me caresser la joue. J'ai eu un mouvement de recul, soudainement terrifiée à l'idée d'être seule avec un homme qui n'aurait pas hésité à me tuer s'il en avait eu l'occasion. Dehors, le soleil déclinait et inondait la salle de reflets pourpres. Dans cette lumière, Erik avait l'air sorti tout droit de l'enfer. J'ai voulu m'éloigner de lui, retourner d'où je venais et j'ai cherché en vain la sortie. C'était véritablement une tombe et l'accès en avait été bouché de l'extérieur. Erik avait suivi mon regard et semblait à la fois résigné et déçu de mon attitude.

— Si tu veux partir, tu n'as qu'à le demander. Je ne t'en empêcherai pas. Cette histoire s'achève. Cette nuit pourrait être ma dernière. Nous sommes le 31 octobre. À minuit, ce sera Samain et je n'aurai que quelques heures avant le lever du Soleil. Je prie pour que Keven soit l'élève qui dépassera le maître.

Sur ce, il a mis fin à ses explications et nous avons basculé. En quelques secondes, les murs de pierres se sont dissous et la brume a repris

sa place. Nous étions de nouveau dans le parc, dans l'air humide de la nuit. Erik s'est levé et m'a tendu la main pour m'aider à faire de même. Je l'ai refusée et j'ai reculé davantage.

— Je suis désolé...

Dans sa voix, je décelais une tristesse qui aurait pu m'émouvoir mais, après avoir entendu son histoire, je ne pouvais plus lui faire confiance. Mais je me sentais encore trop étourdie pour fuir. Erik, qui avait sans doute lu dans mes pensées, s'est approché de moi et m'a attrapée alors que je m'évanouissais.

Quand j'ai ouvert les yeux, il avait disparu. J'ai paniqué. J'entendais ses paroles dans ma tête. « Cette histoire achève. Cette nuit pourrait être ma dernière. » Et si Keven n'était pas à la hauteur ? Était-ce à son tour de mourir ? Il n'en était pas question. Il n'y aurait plus de combat. J'y veillerais personnellement. Je me suis levée et je me suis élancée vers la sortie du parc. Dans la rue, il n'y avait personne. J'ai couru sur le trottoir pendant plusieurs minutes avant de trouver un taxi. À cette heure de la nuit, c'était un véritable coup de chance. J'ai donné des instructions plus ou moins précises au chauffeur et nous avons pris la route de l'ancienne chapelle, quelque part sur la Rive-Sud de Québec.

Chapitre 21

LA PORTE DE LA CHAPELLE N'ÉTAIT PAS VERROUILLÉE ET JE SUIS ENTRÉE SANS FAIRE DE BRUIT. J'ai tout de suite reconnu l'odeur d'encens qui avait retenu mon attention lors de ma première visite. C'était facile désormais de l'associer au goût du mystique dont j'avais encore des relents dans la bouche.

L'intérieur était sombre et désert. Il m'a fallu quelques minutes pour trouver l'interrupteur des plafonniers. Quand j'ai enfin allumé la lumière, les objets hétéroclites collectionnés par Erik ont pris une nouvelle signification qui m'a effrayée. Tant de souvenirs... Au fond de la pièce se trouvait l'arbre ramené d'Europe. L'arbre des druides. Je m'en suis approchée, comme hypnotisée. Il mesurait un mètre cinquante de hauteur et le gui s'enroulait autour de son tronc et de ses branches. Accrochés sur la tige, en grappes de trois ou quatre, pendaient des fruits de la taille d'un bleuet et de la couleur du lait. Je les ai humés. C'était bien ça, la source de l'odeur qui embaumait la pièce. J'ai détaché une des feuilles. Elle

était identique à celle que m'avait donnée Erik. Je l'ai glissée dans ma poche ; si je voulais empêcher le prochain meurtre, j'en aurais peut-être besoin.

J'ai poursuivi mon inspection jusqu'à ce que je trouve ce que je cherchais, sur la commode, à l'endroit exact où Erik l'avait déposé la veille. Dans le taxi qui m'avait conduit à la chapelle, j'avais eu le temps de réfléchir et de tirer les conclusions qui s'imposaient. Le livre sur les lieux historiques de Québec contenait des dizaines de signets espacés de plusieurs pages. Je savais, pour l'avoir consulté à la bibliothèque, que tous les endroits où avaient eu lieu les combats étaient décrits dans cet ouvrage. Il me restait à trouver le site du prochain combat. J'ai empoigné le livre et j'ai tourné les pages.

À chaque signet correspondait un duel. C'était terrifiant ! La carrière de pierres, les chutes de la Chaudière, la place Jacques-Cartier et les autres. Chaque endroit était brièvement présenté dans un texte descriptif accompagné d'une carte le situant dans la région. Erik ne devait pas s'attendre à être découvert, car il avait ciblé des lieux et les avait visités dans l'ordre d'apparition mentionné dans le livre. Après le Domaine de Maizerets, ce serait la Rotonde de Charny. On mentionnait que la Rotonde avait jadis fait partie de la gare de triage. Cette

gare, je m'en rappelais, se trouvait à peu de distance de la chapelle. J'ai déchiré la page et je me suis ruée vers la porte.

Il restait à peine deux heures d'obscurité. Si je voulais intervenir, je devais me dépêcher. Il m'a fallu plusieurs minutes pour atteindre les derniers wagons abandonnés à l'extrémité nord de la gare. La Rotonde se trouvait juste derrière. J'avancais en veillant à ne pas marcher sur le verre brisé répandu sur le sol. Je venais de dépasser le premier wagon quand j'ai reconnu le bruit désormais familier. Il était présent dans mon esprit depuis quelques minutes déjà, mais j'avais dû le confondre avec celui des trains qu'on changeait de voie un peu plus loin.

La lumière d'un lampadaire en bordure de la rue me permettait de voir mon chemin et j'ai longé un bâtiment à la recherche d'une ouverture. Je devais constamment surveiller où je mettais les pieds. Planches de bois pleines de clous, plaques de métal et divers déchets jonchaient les rails et le terrain avoisinant. Au bout d'un mur droit d'une vingtaine de mètres, l'ouverture recherchée est apparue, obstruée par un épais nuage de brouillard. Je m'y suis engagée sans hésiter.

Rapidement, il n'y a plus eu de mur à ma gauche ni à ma droite. L'édifice s'éloignait des deux côtés pour former un cercle qui se refer-

mait à une trentaine de mètres devant moi. Au centre, Erik et Keven s'affrontaient, j'aperçois leurs silhouettes diffuses dans la nuit. J'ai senti venir l'engourdissement. Afin éviter d'être paralysée comme les premières fois, j'ai sorti la feuille de ma poche et je l'ai mise dans ma bouche pour la mâcher avidement. Je devais participer à leur cauchemar si j'espérais intervenir au bon moment.

L'effet n'a pas tardé à venir et le mur de brume m'a tout simplement avalée. Sont réapparues l'arène, la foule, les cris acclamant les gladiateurs en sueur. C'était le même délire mais, cette fois, il y avait en plus un grondement de tambour dont la cadence régulière tranchait avec celle, plus convulsive, des épées qui se heurtaient. BOUM... BOUM BOUM... BOUM... BOUM BOUM !

Des torches brûlaient et éclairaient l'arène où Erik et Keven étaient déchaînés. Leurs gestes avaient une agressivité supérieure à celle des derniers affrontements. Ni l'un ni l'autre ne portaient de trace de blessure et leurs muscles se gonflaient frénétiquement, ajoutant à l'intensité du combat. Face à la détermination et à la fougue de Keven, j'ai compris ce qui allait arriver. Je me rappelais le regard torturé d'Erik et j'ai su que je n'interviendrais pas. Je pouvais bouger et crier, mais je n'en faisais rien. Je comprenais que je ne devais pas le faire.

L'un d'eux devait mourir et je ne pouvais que prier pour que ce ne soit ni l'un ni l'autre. Dans mon esprit, il n'y avait là aucune contradiction. Il me fallait accepter leur destin, comme ils acceptaient eux-mêmes le leur.

Dans un brusque mouvement, une épée a finalement quitté la main de son propriétaire. Elle s'est élevée dans les airs et a atterri quelques mètres plus loin. Le tambour s'est tu. Une lame a fendu la chair, déchirant au passage le vêtement tendu. Le sang a giclé et maculé l'arme alors qu'elle se retirait du corps. Un guerrier s'est effondré sur le sol, une main couvrant sa plaie. Dans son regard, une soumission et une paix intense, presque un sourire. Erik gisait sur la terre battue au centre de l'arène, et Keven, les bras en croix, acceptait les acclamations de la foule exaltée. Le tambour avait repris à un rythme plus rapide, célébrant la victoire.

Puis la brume s'est dissoute, laissant apparaître les murs délabrés de la Rotonde. Keven s'est dirigé vers la sortie en m'ignorant délibérément et, moi, je suis restée là, encore étourdie, le temps que mes yeux se réhabituent à l'obscurité. Il n'y avait plus d'arène ni de torches. Seuls deux rails surélevés, rouillés, envahis par une herbe longue. En dessous, un trou vide où la lune miroitait dans les flaques d'eau. Pas de corps, pas de sang, pas d'épée. Et nulle trace du combat qui avait fait rage.

Le lendemain matin, on ne parlait pas de cadavre dans les journaux. Tout au plus mentionnait-on la présence d'une mystérieuse brume qui avait recouvert une partie de la Rive-Sud pendant la nuit. Des résidants affirmaient avoir entendu des bruits étranges dans les environs de la gare. On mentionnait aussi l'arrestation d'un enseignant dans une affaire de trafic de stupéfiants. L'homme, un professeur d'éducation physique, travaillait dans diverses écoles de la ville où il s'était bâti une importante clientèle.

Épilogue

JE NE SUIS PAS RETOURNÉE À L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS. Je me sentais incapable de regarder Keven en face. Était-il possible de faire comme si rien ne s'était produit ? Que lui aurais-je dit ?

Il y a trois semaines, j'ai assisté au procès de Raymond Soucis sans ressentir la moindre émotion en entendant la sentence. Erik m'avait prévenue ; Raymond n'était pas près de remettre les pieds dans la rue. Mes yeux avaient croisé les siens au moment où il quittait la cour. Son visage torturé annonçait qu'il savait ; il subissait sa propre malédiction.

À ma sortie du palais de justice, j'ai croisé Carl Noël, le directeur de l'école Saint-François. Il avait l'air anéanti. Il m'a parlé de la lettre de démission trouvée sur le bureau d'Erik Eriksson.

— Quel manque de respect ! s'est-il exclamé. Il ne m'a même pas laissé une semaine d'avis. Après ça, qu'il ne vienne pas me demander une lettre de recommandation...

M. Noël a soupiré avant de s'éloigner vers le stationnement. J'ai eu envie de le retenir, de lui expliquer la situation pour laver la réputation d'Erik, mais je n'en ai rien fait. Après tout, Erik n'avait plus besoin de recommandation.

Pour ma part, je n'ai pas écrit cet article pour le journal. Qu'aurais-je pu raconter ? Qui m'aurait crue ? Notre société saurait-elle accepter des révélations qui remettraient en cause les fondements mêmes de la science ? Je repensais à ceux qui, au Moyen Âge, avaient affirmé que la Terre était ronde. Combien d'entre eux avaient trouvé la mort dans les flammes ? En nos temps modernes, l'hôpital psychiatrique aurait probablement été mon bûcher.

Cette histoire est maintenant terminée, mais il m'arrive encore de ressentir ce tourment la nuit. Je prends alors mon violon. En jouant, je ferme les yeux et je revois la silhouette sombre d'Erik, ses yeux habités par le désespoir, et je me demande combien d'autres comme lui errent sur la Terre, dans l'attente d'une fin qui, peut-être, ne viendra jamais. Cherchent-ils, eux aussi, des réponses à leurs questions dans les livres de théologie ?

Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au prix Hackmataak 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004, finaliste au Prix M. Christie 2004
18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon, Prix Isidore 2006
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard

22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection The White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2005
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !, 77 clins d'oeil à Raymond Queneau*, Robert Soulières, Sélection The White Ravens 2006
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix des bibliothèques de la Ville de Montréal 2006
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du jury 2006
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond
34. *Un roman-savon*, roman de Geneviève Lemieux
35. *Les loups de Masham*, roman de Jean-François Somain
36. *Ne lisez pas ce livre*, roman de Jocelyn Boisvert
37. *En territoire adverse*, roman de Gaël Corboz
38. *Quand la vie ne suffit pas*, recueil de nouvelles de Louis Émond, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du public et Prix du jury 2007
39. *Y a-t-il un héros dans la salle n° 2 ?* roman de Pierre-Luc Lafrance
40. *Des diamants dans la neige*, roman de Gérald Gagnon
41. *La Mandragore*, roman de Jacques Lazure, Grand Prix du livre de la Montérégie 2008 – Prix du jury
42. *La fontaine de vérité*, roman d'Henriette Major
43. *Une nuit pour tout changer*, roman de Josée Pelletier
44. *Le tueur des pompes funèbres*. roman de Jean-François Somain

45. *Au cœur de l'ennemi*, roman de Danielle Simard
46. *La vie en rouge*, roman de Vincent Ouattara
47. *Mort et déterré*, roman de Jocelyn Boisvert
48. *Un été sur le Richelieu*, roman de Robert Soulières (réédition)
49. *Casse-tête chinois*, roman de Robert Soulières (réédition), Prix du Conseil des Arts du Canada 1985
50. *J'étais Isabeau*, roman d'Yvan DeMuy
51. *Des nouvelles tombées du ciel*, recueil de nouvelles de Jocelyn Boisvert
52. *La lettre F*, roman de Jean-François Somain
53. *Le cirque Copernicus*, roman de Geneviève Lemieux, Sélection White Ravens 2010
54. *Le dernier été*, roman d'Alain Ulysse Tremblay
55. *Milan et le chien boiteux*, roman de Pierre Desrochers
56. *Un cadavre au dessert*, novella de Robert Soulières
57. *R.I.P.*, novella de Jacques Lazure
58. *Un couteau sur la neige*, de Maryse Pelletier
59. *Personne en voit Claire*, novella de Jocelyn Boisvert
60. *Les Ornyx*, tome 1 L'éveil, de Patrick Loranger
61. *Le livre somnifère*, de Jocelyn Boisvert,
62. *Sur les traces du mystique*, (réédition) de Mylène Gilbert-Dumas,
63. *Le visiteur du soir* (réédition définitive), de Robert Soulières. Prix Alvine-Bélisle 1980.
64. *Le chevalier de Chambly* (réédition définitive), de Robert Soulières.

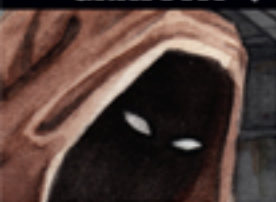


Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé,
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir
d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en juillet 2010

sur les traces du mystique

GRAFFITI +



*« Les enquêteurs
n'avaient pas
retenu ma ver-
sion des faits...
Je ne savais pas
encore comment
je m'y prendrais,
mais j'allais élu-
cider cette af-
faire. Si j'avais
pu imaginer les
événements qui
allaient suivre... »*

« L'air avait une odeur de soufre
qui me piquait les yeux.
Dans la lumière de la lune, un spec-
tacle inattendu s'offrait à moi. Un
homme qui me paraissait gigantesque
brandissait une épée à bout de bras.
Son visage était invisible, dissimulé
par un capuchon qui retombait bas
sur son front. Devant lui se tenait un
homme plus petit, bien qu'aussi agile
et souple. Il brandissait sa propre
épée de manière à parer les coups de
son adversaire. Les manches de sa
chemise étaient parsemées de taches
plus sombres qui m'ont glacée.
Ce n'était pas un jeu que j'avais sous
les yeux, c'était un véritable duel. »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE
EST DE VÉRONIQUE DROUIN.



SOULIÈRES
ÉDITEUR

SUR LES TRACES
DU MYSTIQUE



9 782696 071234